

Michel Gheude

il y eut un soir
il y eut un matin
ce fut l'an 01

De la démocratie

il y eut un soir
il y eut un matin
ce fut l'an 01

DU MEME AUTEUR

FICTIONS

Un chien mérite une mort de chien, théâtre, Actes Sud 1983

Il y a toujours un monde après la fin du monde, théâtre

De La Démocratie 2000

Le catalogue de la déroute, roman, à paraître

ESSAIS

Voir c'est faire (télévision & démocratie), Quorum 1997

La publicité dit la vérité (un magazine postmoderne), Quorum 1997

Dans le silence de la cité assemblée (prière pour le théâtre), Quorum 1998

Demain nous fêterons les Valérie (une soirée à la télévision), à paraître

EDITIONS A TIRAGE LIMITE

Elévation Dédale (gravures de Jacques Raket),

Les amis dans le labyrinthe, 1999

ANTHOLOGIES

Il y a folklore et folklore (avec Richard Kalisz), Vie Ouvrière 1977

Chansons de lutte (avec Richard Kalisz et al.), Inform'action 1979

La résistance culturelle (avec Estelle Krezslo et Marianne Sluszny), Rue
des Usines 1986

Michel Gheude

Il y eut un soir
il y eut un matin
ce fut l'an 01

De la démocratie

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

©De la démocratie, Bruxelles, janvier 2002

[en cours]

Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut l'an 01. Un nouveau siècle. Un nouveau millénaire. Serait-il différent du précédent ? Sans doute, mais de quel point de vue ? Et de savoir qu'une page était tournée et qu'un nouveau chapitre commençait, allions-nous regarder le monde autrement ? Trouver soudain nos idées démodées, nos amours nostalgiques, nos combats anachroniques ?

Et ce vingtième siècle qui venait de finir, combien de jours ou de semaines seraient nécessaires pour qu'il s'éloigne infailliblement dans la brume de nos mémoires ? Comment le relire pour pouvoir retrouver sa trace dans les événements qui allaient nous advenir à présent ?

Les roses de Monsieur Müller

Dans les films des années d'après guerre, les Allemands parlaient prussien. Le ton était rauque, la langue davantage criée que parlée. En fait, ils ne parlaient pas allemand mais nazi. Monsieur Müller, lui, parle l'allemand de cet air chantant et doux, caractéristique des régions du sud, de la Bavière en particulier. Belle chevelure blanche. Moustache blanche. Élégant. Tout le monde, ce soir-là, n'avait d'yeux que pour lui. Oubliant modestement son propre rôle, Franz J. Müller parlait de cette jeune fille, Sophie Scholl et de sa rigueur morale, de sa sincérité, de sa détermination, de son courage. Comme si lui, après tout, n'avait rien fait de bien extraordinaire. Il avait acheté des timbres et des enveloppes, avait copié les adresses avec son ami Hans et Suzanne les avait glissés dans une boîte aux lettres de Stuttgart. Un banal « mailing » si ce n'est que c'était en 1943 et que les trois jeunes gens avaient posté deux mille cinq cents exemplaires d'un tract antinazi. On pouvait y lire des phrases comme « Ne croyez pas que le salut du pays dépende des succès du nazisme. Un ordre social criminel ne saurait donner une victoire à l'Allemagne ». Ou encore « Liberté de parole, liberté de croyance, protection des citoyens contre l'arbitraire des Etats dictatoriaux criminels, telles sont les bases nécessaires de l'Europe nouvelle ». C'était le cinquième des six tracts de la Rose blanche. Sophie était de ceux qui l'avaient rédigé. Elle fut arrêtée pendant la diffusion du sixième. Et guillotinée.

Les étudiants de la Rose blanche étaient catholiques. Ils lisaient les livres interdits parmi lesquels *Le soulier de satin* de Claudel, les romans de Bernanos et de Léon Bloy, *L'avenir du christianisme* de Jacques Maritain. Ils dénoncèrent dès 1942 le massacre de trois cents mille Juifs polonais. Ils proposaient de juger les chefs nazis après guerre. Ils défendaient une démocratie pluraliste où les athées vivraient à côté des croyants. Ils rêvaient d'une Europe fédérale. Chacun de leurs textes est empreint de culture, de pensée, de noblesse. Les lire et les relire est un enchantement.

A force de voir et de revoir dans les bandes d'actualités des années trente des millions d'Allemands crier Heil, nous avons fini par croire que toute l'Allemagne était nazie. Nous n'avons peut-être pas oublié les militants communistes. Nous avons pas tout à fait oublié Schulze Boysen et son réseau de militaires et de hauts fonctionnaires qui donna tous les plans de l'offensive allemande à l'armée rouge. Nous n'avons sans doute pas oublié les cent trente mille opposants allemands tués par les nazis et les centaines de milliers d'autres emprisonnés ou déportés dans les camps. Mais fascinés par la figure du mal, nous les avons perdus de vue. Ils sont cités dans les discours mais ils ne figurent pas dans l'image. Avec cette tragique conséquence que nous pensons à eux comme des victimes quand ils sont ces vainqueurs qui transmirent à la République la culture et les valeurs allemandes qu'Hitler, grâce à eux, échoua à détruire.

Ce soir, en serrant la main de Franz J. Müller, je lui ai dit « Merci » car l'entendre parler allemand de cet air chantant et doux avait quelque chose de magique. Il semblait tombé du ciel. Echappé soudain du passé obscur et lointain où notre regard absent l'avait retenu. Libéré de l'invisibilité et réintégré comme par miracle dans l'image à laquelle sa présence donnait enfin ses vraies couleurs. L'image ne disait plus la terreur et le triomphe du mal mais cette heureuse évidence: Hitler a perdu, les Roses blanches ont gagné. Elles sont parmi nous. Vivantes. Merveilleusement vivantes¹.

¹ Vingt trois écoles allemandes portent les noms des étudiants de la Rose Blanche. Franz J. Müller est le fondateur de la Weisse Rose Stiftung à Munich. Inge Scholl, la petite sœur de Sophie, a publié *La Rose blanche* en 1947. Le livre est traduit aux Editions de Minuit. Le cinéaste berlinois Michael Verhoeven a réalisé un film sur la Rose blanche en 1982.

Les derniers noms du père

Tous les individus de l'espèce schtroumpf s'appellent Schtroumpf. *Schtroumpf* est leur nom propre. Comme dans les langues slaves, ce nom varie en genre et *Schtroumpf*, porté par une dame, devient *Schtroumpfette*. Certains Schtroumpfs adjoignent à leur nom un adjectif qui leur sert de prénom. On dit par exemple *Grand Schtroumpf* ou *Schtroumpf Farceur*. On dit également, mais le procédé est rare, *Schtroumpf à lunettes* et, en un mot, *Cosmoschtroumpf*. Mais avec ou sans prénom, tous les Schtroumpfs s'appellent *Schtroumpf*.

Nous éviter de vivre dans un monde de Schtroumpfs, la question préoccupe plus qu'on ne croit les élus de la nation et d'avantage encore les élues. En France comme en Belgique, les députés débattent de propositions de loi qui autorisent désormais les parents à choisir pour nom de famille de leurs enfants le nom du père ou le nom de la mère. Car « les noms de famille sont une richesse de notre patrimoine » et si un homme meurt sans fils, la disparition de son nom appauvrit d'autant le précieux trésor. Le grand biologiste Jacques Ruffié, s'en inquiète: « Ce capital culturel s'effrite tous les jours, lentement, mais de façon inexorable. La loi peut encore le préserver, en acceptant que les nouveau-nés puissent porter le nom du père ou celui de la mère. Souhaitons que nos gouvernements interviennent en cette fin de siècle, avant que, dans un avenir prévisible, tous les Français de souche ne s'appellent Martin".

A ce fantasme d'apocalypse, un député proche de la droite extrême ajoute le sien : « *Nous devons agir pour éviter que, dans un siècle, un quart de la France ne s'appelle Mohamed* ». Sous entendu : quand l'un de ces Mohamed aura séduit et abandonné l'une de nos Martine, le nom de la mère effacera pudiquement les traces patronymiques de la honte familiale. L'enfant pourra s'appeler Martin.

Mais les arguments en faveur du patrimoine onomastique et du caractère national des noms de famille ne sont que d'appoint. Le principal est féministe.

Les discours des différents élus qui, en France et en Belgique, proposent ces changements soulignent que la transmission du nom

du père à l'enfant est une des discriminations « les plus flagrantes » à l'égard des femmes. Tout simplement « le symbole le plus visible du patriarcat hérité des sociétés féodales de nos contrées ». Au travers des lois sur l'interruption volontaire de grossesse, les femmes sont désormais seules à décider de la naissance d'un enfant. Qu'elles choisissent la naissance ou l'avortement, les hommes ne peuvent plus s'opposer à leur volonté. Si la procréation est ainsi devenue, en droit, une matière exclusivement féminine, « pourquoi les femmes n'auraient-elles pas le droit de transmettre leur nom? ». « C'est pourtant la femme, écrit Els Van Weert de la Volksunie, qui porte l'enfant pendant la grossesse, le met au monde et s'occupe ensuite principalement de l'élever ». Cet enfant devrait donc porter le nom de sa mère mais par souci de modération, elle accepte qu'il porte un nom composé des noms de ses deux parents, celui de la mère en premier. Les mères donnent à l'enfant 50% de son patrimoine génétique, elles lui donneront 50% de son nom de famille.

Ainsi s'affirme le triomphe de la biologie pour qui la procréation relève de la nature, sur la psychanalyse pour qui elle est un fait de culture. Dans cette culture, transmettre son nom n'était pas pour le père un droit mais un devoir. Celui qui s'y refusait était considéré comme un homme lâche et irresponsable. Mais ce qui signe désormais la paternité, ce n'est plus le nom du père, c'est son ADN. Ce père qui peut même, par gamettes interposées, engendrer une fois mort, on peut aussi comme Yves Montand le déterrer pour prouver sa paternité. Qu'importe alors le nom du père ?

Le nom de famille quitte le monde de la filiation pour celui du patrimoine, linguistique ou génétique, et donc celui de la gratuité et de la loi pour celui de la propriété et du choix. Comme une marque déposée, nous choisirons bientôt le nom de nos enfants pour ce qu'il vaut à nos yeux ou à la bourse des valeurs du jour: un nom à particule plutôt qu'un roturier, un beau nom plutôt qu'un vilain, un nom bien de chez nous plutôt qu'un Mohammed ou inversement un nom exotique plutôt qu'un Martin. Les enfants heureusement ne s'en soucieront pas trop, ils liront les Schtroumpfs².

² Le 24 novembre 1999, Claudine Drion et Fauzaya Talhaoui ont déposé pour Agalev et Ecolo une proposition de loi pour « supprimer les discriminations entre hommes et femmes dans la transmission du nom à l'enfant ». Els Van Weert a déposé sa proposition de loi le 26 avril 2000. Avec Karel Van Hoorebeke (Volksunie-ID) elle a également déposé le 25 janvier 2001 une proposition de loi qui prévoit que les enfants puissent porter le nom de leur beau-père puisqu'il

exerce de facto l'autorité parentale avec leur mère. En France, la proposition de loi est déposée par le député Gérard Gouzes et défendue par Yvette Roudy, ancienne ministre de la condition féminine connue pour avoir fait adopter plusieurs lois importantes en faveur de l'égalité entre hommes et femmes. Les citations sont extraites de leurs textes.

Pas si vite!

Le spot imaginé pour Adecco par Guillaume Van der Stighelen (connu pour ses campagnes Léo et le slogan « Chez moi c'est près de ma Stella »), dérange parce qu'il joue à l'envi de l'inversion des codes : c'est l'homme et non la femme qui fait un strip tease, c'est l'âge et non la jeunesse, l'obésité et non l'élégance qui sont censées charmer, c'est le patron qui tente de séduire le travailleur. Bref, c'est le monde à l'envers. Mais, pour avoir droit à un salaire, la jeune demandeuse d'emploi va devoir céder à ce patron si peu sexy. La pub a beau nous dire que, grâce à Adecco, cela n'arrivera pas, le chômeur n'a pas le moral.

C'est en écoutant, à la radio, mon ami juriste Simon Pierre De Coster dire, avec les mots si savoureux du langage juridique, pourquoi la RTBF ne voulait pas diffuser cette publicité, que je me suis décidé à lire enfin « 99F » de Frédéric Beigbeder, best seller si pointu dans sa dénonciation du monde publicitaire que Young & Rubican, l'une des plus grandes agences mondiales, a licencié sur le champ son auteur pour faute grave. Curieusement, l'atmosphère du roman n'est pas moins glauque que celle du spot Adecco. Les annonceurs sont idiots et racistes, les publicitaires sont cyniques, les mannequins sont des prostituées et le réalisateur s'appelle « Baducul ». « La pub c'est Goebbels », Halloween est une fête détestable, les retraités de Miami sont des « truies », les filles qui dansent sur MTV pratiquent un « fascisme balnéaire », Tamara mange du tarama et « le chef opine du chef ». La dénonciation littéraire de la pub ne vole hélas pas plus haut que la plus mauvaise pub.

Je ne ferai pas en sens inverse un portrait flatteur de la gent publicitaire. Elle n'est ni meilleure ni pire que les autres élites de robe, d'épée, de plume ou d'argent. Je citerai simplement les noms de quelques hommes que j'y ai rencontrés et qui méritent autre chose que d'injurieuses fictions qui déclinent sur un ton « mode » ces clichés que tout le monde cancanne depuis toujours. Ainsi Sebastiao Dafonseca, échappé du salazarisme à l'occasion de l'expo 68, éternel amoureux du Portugal, érudit, curieux de tout, passionné, passionnel et passionnant directeur de création de l'agence que dirigeait Hubert

Nyssen avant que ce dernier ne devienne l'écrivain et l'éditeur que l'on sait. Publicitaire, Nyssen était aussi le secrétaire de rédaction de *Synthèse*, la meilleure revue culturelle de gauche après guerre et l'auteur de quelques volumes de sémiologie de la publicité aujourd'hui effacés à tort de sa bibliographie. Jacques Gunzburger, intellectuel brillant, mathématicien, stratège, proche des cercles lacaniens et de la belle revue d'esthétique « *La Part de l'œil* ». André Bialek, l'homme aux mille petits métiers dont on a réédité récemment *Bossa L'Inno*, et autres chansons symboliques des années Belle Gigue. Yvon Béguivin, qui fut correspondant à Prague de journaux communistes, auteur récent d'un superbe premier roman intitulé « *L'Allemagne de l'Est, roman* ». Manu Hollander, ami d'Ogilvy, raffiné, attentif, fidèle, qui fit lui aussi ses armes au parti communiste et n'oublia jamais les raisons de son engagement. Stefan Liberski, intello 68 que les Snuls ont rendu célèbre, collaborateur de Fellini et auteur de trois romans. Michel Mergaerts, auteur, entre autres, de la brillante campagne écolo « *Quand c'est vert, on avance* ». Frans Huberlant qui fut au Brésil militant de la théologie de la libération, l'un des meilleurs analystes des tendances d'une société observée depuis Rio, Tokyo, Bruxelles, Paris et New York. J'en citerais encore beaucoup mais je me suis fait comprendre : la provocation, la critique, la radicalité n'ont de valeur que si elles ouvrent de nouveaux territoires à la pensée. Elle n'en ont pas si elles enfoncez des portes ouvertes et salissent au passage quelques uns des hommes dont le talent consiste entre autres, et ce n'est pas rien, à raconter les rêves et peindre les valeurs dont sont porteurs les produits et les marques qui ponctuent notre vie quotidienne. Sur ce point au moins, Adecco a raison : « Ne vous laissez pas séduire trop vite »³.

³ Guillaume Van der Stighelen est directeur créatif de l'agence Guillaume Duval. Simon Pierre De Coster est le conseiller juridique de l'administrateur général de la RTBF. 99F de Frédéric Beigbeder est paru chez Grasset en 2000. La compil d'André Bialek s'appelle *Les années Belle Gigue* (EMI 1998). Le roman d'Yvon Béguivin, *Allemagne de l'Est, roman*, est édité par Maurice Nadeau (1998). Les lecteurs de Stefan Liberski (*G-S écrivain tout simplement* chez Albin Michel 1996 et *Des Tonnes d'amour* chez Niffle Cohen 2000) chercheront en bouquinerie son premier roman *Beau Fixe* publié par Robert Georgin en 1984 dans sa collection Cistre à l'Age d'Homme. Et d'Hubert Nyssen, *Crysostome ou les infortunes de la publicité* (Arts et Voyage 1969), *Sémantique à bâtons rompus* (Irène Dossche 1972), et *De la Recherche de l'expression* (Plans 1973).

Le sourire de Mona Yoko

« Le monde va devenir féministe. Ce sera une révolution comme on n'en a jamais connue dans le passé parce que toutes les révolutions ont été limitées à une région ou à une classe ou à une race ou même à certains aspects de la société. Ce sont des révolutions minoritaires. Mais celle-ci sera majoritaire parce qu'il y a plus de 50% de femmes dans le monde ».

Elle souriait. J'avais eu son numéro de téléphone par le compositeur Jacques Bekaert qui fréquentait son ami John Cage et l'avant garde new-yorkaise. Sa chambre était blanche, étrangement peu meublée. J'ai le souvenir de la vue sur Central Park et d'une guitare électrique posée dans un coin. Assise sur le lit, elle me parlait de ses films : « *Rape montre une caméra qui poursuit une femme et l'attaque* ». Je pensai furtivement à « *Rosemary's Baby* » dont le fantôme flottait dans l'immeuble. La chaleur était étouffante mais, d'après la radio, la qualité de l'air était acceptable. « *Fly est un film qui montre une femme nue, couchée. Une mouche marche sur elle. Au début, il n'y a qu'une mouche puis il y en a beaucoup. Et jusqu'à la fin du film, on ignore si cette femme est morte ou non. Peut-être dort-elle, peut-être est-elle morte. Et c'est la position que nous avons toutes dans cette société. On exige de nous d'être passives, de faire comme si nous étions mortes ou endormies* ». Ces films et d'autres comme *Bottoms*, *Erection* ou *Walking on thin ice*, sont présentés dans le cadre de la première grande rétrospective des œuvres de Yoko Ono que la Japan Society vient d'accueillir à New York avant une pléiade de prestigieux musées américains. L'exposition s'appelle « YES » d'après cette œuvre qui invite le spectateur à monter sur une échelle blanche. Tout en haut une loupe lui permet de lire difficilement le mot « Yes » écrit au plafond en caractères minuscules. Dans la galerie londonienne où elle exposa « Yes » en 1966, le premier visiteur s'appelait John Lennon.

Ce n'était pas étonnant. Les Beatles n'étaient pas passés des yéyé de « *She Loves You* » aux sophistications de « *Tomorrow never knows* » seulement par la grâce du cannabis et du LSD mais aussi par la fréquentation des galeries d'avant garde et une ouverture croissante aux musiques contemporaines. « *Sergeant Pepper's* » ou

« Magical Mystery Tour » étaient leurs essais de synthèses psychédéliques des scènes hip et pop. Mais le tandem John & Yoko choisit une autre voie : opposer, plutôt que fusionner, un rock plus sauvage et des sonorités expérimentales plus radicales, en les unifiant dans une même contestation politique. Devenus les amis de la New Left anglaise puis des radicaux américains Jerry Rubin, Bobby Seale et Abbie Hoffman, ils chantèrent pour la paix au Vietnam, pour John Sinclair, pour Angela Davis, pour les victimes irlandaises et pour les femmes. Leur collaboration reste une expérience unique de rencontre entre l'avant-garde et l'art de masse.

Mais de tenter cette aventure avec une star mondiale, Yoko payait le prix fort : *« J'ai perdu mon identité d'artiste et d'être humain et je suis devenue l'affreuse petite Jap de John. Les gens disent que je suis laide, que mes seins pendent, que je suis petite. Et ils se demandent ce que John peut bien me trouver. Je n'avais jamais compris jusque là à quel point c'est un problème d'être une femme »*. A New York comme au Japon, elle avait dû se battre davantage que les hommes pour être reconnue. Elle découvrait qu'avec Lennon tout était à refaire. Elle ne pouvait pas savoir qu'un jour Chapman assassinerait Lennon, pour le séparer d'elle et le rendre à la légende des Beatles, sifflant d'une balle la fin de l'expérience. Si à 30 km au nord de Tokyo, le John Lennon Museum de Saitama rend compte du rôle de Lennon dans l'art contemporain des années 70, pour le reste du monde, John n'est plus que le héros disparu d'un groupe de rock mythique des années 60. Et Yoko est restée, dans la mémoire collective, l'ombre maléfique qui accompagnait Lennon pendant les enregistrements de « Let it be ». Le grand public ignore que les bed-in d'Amsterdam et de Montréal, les posters « War is over », les chansons du Plastic Ono Band, « Amaze » son labyrinthe de plexyglas ou « Play it by trust » le jeu d'échecs dont toutes les pièces sont blanches, forment ensemble une œuvre riche et cohérente, qui puise à la tradition japonaise, au minimalisme, à l'art de la performance et au détournement des médias pour poser sur le monde un regard plus féminin. Yoko est entrée seule dans les musées d'art contemporain. Si je la revoyais aujourd'hui j'aimerais lui demander si c'est pour elle, et pour les femmes, une victoire ou une défaite. Mais ce jour de canicule, dans l'appartement encore presque vide du Dakota, la question ne se posait pas et « Mona Yoko » souriait. En guise d'au revoir, elle m'offrit un exemplaire de « Grapefruit » : *« J'ai écrit ce livre à New York et comme beaucoup de choses que j'ai faites, il n'a pas simplement été*

critiqué parce que c'était l'œuvre d'une femme, mais parce qu'il était vraiment féminin. J'essayais d'attirer l'attention des gens sur quelque chose de calme, de paisible. J'essayais de ralentir le rythme du monde. C'était une bataille très difficile, très dangereuse, parce que le monde essaye au contraire d'aller de plus en plus vite. Beaucoup de femmes comprennent aujourd'hui qu'une véritable révolution féministe ne consiste pas à ressembler aux hommes, mais qu'il faut construire une nouvelle culture ».

La Passion de Pierre

Cela commencera par un enchantement. On n'arrêtera pas de se demander par quel miracle on s'est rencontrés. On ne cessera pas de se parler, de se toucher, de se faire l'amour. On se téléphonera vingt fois par jour. On pensera l'un à l'autre sans cesse. On trouvera des phrases inédites. On inventera des jeux, des rites, des noms d'enfants. Car on rêvera d'enfants. Il y a toujours un enfant caché dans les histoires d'amour.

L'histoire ? Un homme rencontre une femme beaucoup plus jeune que lui. Elle est mariée, a deux enfants et dès les premières pages nous savons bien que tout cela ne va pas finir par des chansons. Rien de tragique bien sûr. Pas de meurtre, pas de suicide. Seulement l'insupportable deuil de l'amour perdu une fois encore. Après mille fêtes, mille siestes, mille cris d'amour, il faut bien qu'Il se lasse d'attendre et qu'Elle s'épuise de courir d'une vie à l'autre dans le tourbillon des mensonges et des rendez-vous trop courts. Il suffira d'un voyage, quelques jours de noces clandestines espérées depuis trop longtemps, pour que cette fatigue ou cet énervement trouvent le temps de venir à leur conscience. Et alors on souffrira sur le chemin si long et si glauque du désamour qui ne tombe pas, lui, comme la foudre, mais se découvre lentement dans le brouillard, le chagrin et l'humiliation.

Le sujet ? «Comment s'aimer là où les enfants disparaissent ». Les enfants disparus, Mertens en parle peu, quelques allusions ici et là, et pourtant c'est bien contre le scandale de leur mort qu'il écrit, eux qu'on a retrouvés enfouis si près des puits de Marcinelle que les deux tragédies, celle d'hier, celle d'aujourd'hui, semblent former un seul destin. Le pays y a perdu jusqu'à son nom. Il n'est plus qu'une toile de fond innommable devant laquelle l'écrivain entreprend à corps perdu de disqualifier le pédophile sur le terrain même de son mensonge: l'amour de l'enfance. Comme il porte mal son nom cet amour pédophile qui n'est que l'incapacité d'aimer les enfants pour la promesse qu'ils sont et le refus d'attendre que cette promesse se

réalise. Au contraire, notre Pierre sait dès la première rencontre que c'est bien l'enfant qu'il aime chez cette femme qu'il découvre, et que c'est bien l'enfant qu'il était qui peut revivre enfin dans l'amour qu'elle lui donne. Le pédophile nie la part d'enfance de l'enfant qu'il détruit. L'amoureux aime la part d'enfance que son amour révèle chez l'être aimé. « Je t'ai toujours aimée, dit-il. Comme si je t'avais connue enfant, aimée déjà. Et que j'avais su attendre ». Attendre, tout est là. Le pédophile n'attend pas, il a peur de l'amour. L'amoureux s'est donné le temps. Il sait que l'enfance vient seulement avec l'âge. « On ne retombe pas en enfance, on y tombe enfin. On va enfin vivre d'elle sa part inassouvie ». A force d'en parler de l'enfance, de la rechercher sans fin de livre en livre, questionnée, revécue, ressuscitée, reperdue depuis les premiers romans « L'Inde ou l'Amérique » et « La Fête des Anciens » jusqu'à « Une paix Royale » en passant par les grands peplums que sont « Les Bons offices » et « Perdre », il était temps pour Mertens de lui déclarer son amour et d'écrire le livre qui nous donne à vivre dans l'exultation son immense promesse impossible à tenir. Et pour refuser encore et encore l'abandon où toujours elle nous laisse, il faut lire « Perasma » en apnée. Les 575 pages en une traite. Il faut plonger. Ne perdre ni le fil ni le rythme. Accepter de s'y abîmer. Pour vivre intensément cette immense traversée, revivre le souffle coupé ses propres éblouissements amoureux. Mais surtout parce que c'est à vitesse de croisière que sous les digressions, les détours, les retours de la passion amoureuse, on entend la chanson, que sous la lenteur et la tristesse on entre dans la danse. Pourquoi ces deux personnages parlent-ils tant de musique si ce n'est pour nous dire qu'elle est la clé de cette écriture qui tourne sans cesse sur elle-même comme pour envelopper son secret. « Perasma » est une passacaille, « redoublement à l'infini d'une farandole », fugue entre « deux voix qui se mêlent en s'éloignant ». Le deuil de l'amour perdu est une nouvelle promesse. L'amour danse⁴.

⁴ *Perasma* paraît aux Editions du Seuil dans la collection Fiction & Cie que dirige Denis Roche. Sur *Perasma*, Jacques Sojcher a publié *Un amour d'enfances*, cahiers du Théâtre Poème n° 16, Editions de l'Ambedui, Bruxelles, 2001.

Le dictionnaire de la colère

A la rituelle question « Quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ? », ma réponse a toujours été : un dictionnaire. De préférence un de ces monuments que sont le Littré ou le récent Trésor de la Langue française, livres qui font rêver à tous les livres. Mais pourquoi pas cette nouvelle collection qui, volume après volume, explore les mots de la Déclaration universelle des droits de l'Homme ?

Roland de Bodt, avait publié en 1998 un pamphlet admirable sous forme d'une lettre ouverte au Parlement de la Communauté française. Intitulé Le Cercle ouvert, ce livre pointu et stimulant disait en substance : La démocratie, ça s'invente et c'est à cela que sert la culture. C'est dans cette direction qu'il faut penser, ou plutôt repenser, les politiques culturelles et le texte qui peut nous guider dans cette recherche existe, c'est la déclaration universelle des droits de l'Homme adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 10 décembre 1948.

De Bodt revient aujourd'hui à la charge en lançant une petite collection dont chaque volume traite d'un mot et d'un seul, tiré de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, de sorte que tous les volumes réunis, elle en sera le dictionnaire raisonné. Et plutôt polémique si on en juge par les deux premiers titres publiés.

Définir la démocratie

Le premier livre de la collection s'intitule Démocratie. Roland de Bodt lui a donné la forme d'une lettre ouverte à l'Académie française. Et que dit-il à ces doctes immortels ? Que l'article « démocratie » de leur dictionnaire est en dessous de tout. Et même qu'il ne ferait pas bon vivre dans un pays qui organiserait son régime politique d'après cet article. Il est vrai que l'Académie française fut fondée en 1635 par Richelieu et qu'elle resta marquée à jamais par son origine ancien régime. Mais quand Emile Littré fit paraître son dictionnaire en 1872, les Lumières et la Révolution avaient totalement bouleversé le paysage. Aux antipodes d'une défense du

langage de cour, son dictionnaire était un outil pédagogique conçu pour un large public et le dictionnaire de Pierre Larousse qui le suivit de près en 1876 allait devenir, sous sa forme condensée, le camarade de classe des millions d'enfants de l'école obligatoire. Et pourtant, demande de Bodt en ouvrant son Petit Larousse illustré, que disent-ils, ces grands progressistes, que disent-ils de la démocratie ? A peine ceci : « régime politique dans lequel le peuple exerce sa souveraineté lui-même, sans l'intermédiaire d'un organe représentatif (démocratie directe) ou par représentants interposés (démocratie représentative) ». Point à la ligne. Pas un mot sur ces fondements de la démocratie que sont des élections régulières et honnêtes, la règle du suffrage universel, le vote secret, l'état de droit, la séparation des pouvoirs, les libertés fondamentales, les droits de l'homme. Eh bien, nous dit de Bodt, serait-ce trop demander que les dictionnaires, médias de masse présents dans la quasi totalité des foyers, présents dans toutes les écoles, toutes les entreprises, toutes les associations, contribuent à une pédagogie des droits de l'homme et du citoyen en accordant aux articles démocratie, citoyenneté, système parlementaire ou constitution une place privilégiée ? Serait-ce trop demander qu'ils tiennent compte des acquis des combats de la démocratie au cours des deux derniers siècles ? Qu'ils s'intéressent aux droits des minorités, au vote des femmes, à la parité ? Et s'il peuvent consacrer quinze pages aux locutions latines et grecques ou publier des planches en couleur représentant des décorations militaires, ne pourraient-ils pas présenter intégralement le texte, fondateur et fondamental, si bref mais si lumineux, de la Déclaration universelle des droits de l'Homme ?

Le deuxième volume de la collection est dédié au mot « culture ». Il est signé Rudy Demotte et a pour prétexte une autre motif d'indignation. Dans la charte des droits fondamentaux de l'Union européenne, adoptée à Nice en décembre dernier, notre ministre de la culture découvre avec étonnement que le droit à la culture n'est pas reconnu. Elle est ainsi en retrait sur la Déclaration universelle de 1948 qui dans son article 27 énonce que « Toute personne a le droit de prendre part librement aux vies culturelles de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent ».

Le plaidoyer de Rudy Demotte repose en grande part sur un constat : « Auparavant, la fracture sociale conditionnait la fracture culturelle ; je pense que dorénavant, c'est la fracture culturelle qui induira la

fracture économique et sociale». Dans ces conditions, l'accès à la culture est bel et bien un droit fondamental et les pouvoirs publics ont à mettre en œuvre des politiques qui garantissent ce droit. C'est plus que jamais vrai à présent que les technologies de l'information se développent prodigieusement mais aussi de manière prodigieusement inégale. Comment mettre en place une « alphabétisation et une démocratie numériques » ? Mais aussi dans une Europe qui a connu la division, l'opposition des cultures, des langues, des religions, comment organiser la « complémentarité des cultures » ? Comment faire de la culture un facteur de cohésion ? Comment organiser « le libre échange culturel » ? L'Europe croit-elle que le marché unique et la marchandisation de la culture peuvent atteindre spontanément de tels objectifs ou doit-elle réunir et développer les mesures qu'elle a déjà prise dans l'enseignement, la recherche, l'audiovisuel, de droit d'auteur, les étendre à d'autres domaines et en inscrire le principe dans la charte des droits fondamentaux qu'elle s'est donnée ? « De Deux choses l'une, dit le ministre en colère, ou la culture est fondamentale ou elle ne l'est pas ! ». Il semble que parfois la colère soit bonne conseillère⁵.

⁵ La collection « Pierre de taille » que dirigent Roland de Bodt et Yanic Samzun est publiée aux éditions Luc Pire. Y paraîtront bientôt : *Dignité* par Christian Ruby et David Desbons, *Justice* par Foulek Ringelheim, *Egalité* par Jean Cornil. *Le cercle Ouvert*, premier livre de Roland de Bodt, est paru chez Racines en 1998.

Devant la photo d'un enfant nu

Sur la page d'accueil de son site web, Greenpeace conseille de ne pas donner aux enfants des jouets en PVC. Risque de cancer. En illustration, la photo d'un petit garçon qui mordille son poisson en peluche. A la galerie Saatchi de Londres, le même gamin a délaissé sa casquette pour un masque de Barbie et pose nu avec sa sœur sur une plage. Les deux photos sont signées Tierney Gearon.

Danseuse puis mannequin, Tierney Gearon n'aimait pas prendre la pose. La jeune américaine est passée avec talent de l'autre côté de l'objectif. On a vu dans *Avgvst* ses photos prises en Alaska pour la styliste japonaise Tae Ashida et dans l'édition espagnole de *Elle*, celles des top Katherine Paulthon et Faye Lock portant du Versace et du Valentino sur les plages de Cartagena de Indias. Mais entre les séances de mode, Tierney ne cesse de photographier ses enfants. Emilee, huit ans. Michael, cinq ans. Elle appelle « family project » ce rituel quotidien de l'image. Séduit, le célèbre publicitaire et grand collectionneur d'art Charles Saatchi expose en ce moment dans sa galerie de Londres ces photos de famille qui semblent imiter celles de monsieur et de madame Tout-le-Monde : les enfants à la maison, les enfants sur la plage, les enfants au bord de la piscine, les enfants déguisés, les enfants autour d'un gâteau d'anniversaire, les enfants en vacances de neige. Bien entendu, sur quelques unes de ces images, les enfants sont nus et il s'en est suivi une violente polémique car une partie de l'opinion et de la presse anglaises y ont vu une incitation à la pédophilie. La police a voulu faire décrocher les photos litigieuses. Saatchi s'y est refusé et la justice lui a donné raison. Apprécié dans les milieux de l'art, le jugement a été fortement critiqué par la presse populaire et la polémique se poursuit dans les courriers des lecteurs.

Il se dégage bien entendu de ces images, une impression d'étrangeté. L'enfance de Tierney n'a pas été un conte de fée et les photos qu'elle fait de ses enfants ne ressemblent pas tout à fait à celles que chacun d'entre nous a collées dans son album de famille. Les images de Tierney Gearon ne cherchent pas à fixer des souvenirs. De photo en

photo, les enfants semblent plutôt nous demander ce qu'ils font là. Je veux dire ici. Dans le monde où nous les avons mis au monde. Notre monde. Sur l'une des images contestées, Michael, nu et portant le filet avec lequel on enlève les feuilles d'arbre tombées dans la piscine, s'ennuie mortellement tandis que son grand père parle sans fin au téléphone. Que les enfants puissent s'ennuyer mortellement d'être parmi nous, c'est une pensée qui nous dérange. Mais où serait l'intérêt si les artistes ne portaient pas sur la vie quotidienne un autre regard que le nôtre ? Si leurs images ne nous faisaient pas voir ce que nous ne voyons pas, ne nous faisaient pas regarder avec un œil neuf ce que nous ne regardions plus que de manière trop « clichée » ? Quand un photographe entreprend de regarder l'enfance, il ne peut que nous troubler et percer nos défenses. En témoigne sans doute mieux que toute autre l'œuvre photographique de Lewis Carroll. L'auteur des « Aventures d'Alice au pays des merveilles » fut depuis ses vingt cinq ans l'un des premiers passionnés de photographie et les petites filles furent son sujet préféré. C'est peu dire qu'il les adorait. Beaucoup furent de véritables amies avec lesquelles il échangea une abondante correspondance. En une vingtaine d'années, il en photographia plus d'une centaine. Il abandonna la photo en 1880, l'année même du mariage d'Alice Liddell, fille d'un de ses collègues d'Oxford, pour qui, quinze ans plus tôt, il avait inventé l'histoire merveilleuse et immortelle qui n'a cessé d'éblouir depuis chacune et chacun d'entre nous. D'Alice il a réalisé des portraits magnifiques dont le plus célèbre est intitulé « La petite mendicante ». Elle y pose, épaules et jambes nues, dans une robe en haillons. Sur certaines des images de Carroll, les enfants sont déguisés, comme Grace Weld, en petit chaperon rouge, ou en chemise de nuit, ou encore simplement nues⁶.

Le nu, on s'en doute, n'était pas mieux vu dans l'Angleterre puritaine de l'époque victorienne qui découvrit en 1885 la scandaleuse ampleur de la prostitution enfantine, que dans celle d'aujourd'hui bouleversée par les affaires de crimes pédosexuels. La question traverse les époques. Pourtant les photos de Lewis Carroll

⁶ L'écrivain Patrick Roegiers a consacré son premier livre aux photos et aux dessins de Lewis Carroll : *Le visage regardé*, Créatis 1982.

comme celles de Tierney Gearon ne sont pas pédophiles. Contrairement aux inacceptables photos qui montrent des enfants réellement abusés, ces images respectent les enfants. Elles tentent avec patience de saisir leur être au monde dans toutes ses dimensions. Rien évidemment ne peut nous empêcher de les regarder comme des « photos de charme » mais rien ne nous y conduit sinon l'éventuelle perversité de notre propre regard. Ni les images de Carroll, ni celles de Gearon qui, un siècle plus tard et avec un regard de mère, reprend son questionnement sur le mystère enchanté de l'enfance, n'incitent au crime. Les unes et les autres remplissent consciencieusement leur travail d'œuvre d'art qui est d'explorer aussi loin que possible les vérités de la nature humaine. Leurs images sont troublantes mais c'est par leur caractère troublant qu'elles contribuent au débat de société. Elles ne font pas des enfants les objets de nos désirs d'adultes, elles nous tendent le miroir de notre enfance perdue.

Le guide Verheggen de la vieillesse

On connaît la chanson de Brel : « mourir cela n'est rien, mais vieillir ! » Mais si vieillir après tout pouvait être une fête. Si nous décidions d'en faire un feu d'artifices. Si nous mettions nos pas dans ceux d'Hugo quand il quitta la morne plaine de Waterloo, pour se consacrer à 'L'Art d'être grand père'. Si au lieu de nous désespérer devant notre miroir et d'essayer toute la gamme Loréal, nous lisions chaque matin au petit déjeuner quelques pages de Rabelais ou de Jean Pierre Verheggen ? Vieillir ne serait qu'une partie de plaisir !

« C'est que tout le monde vieillit. Prospère Périmé aussi. Le Barbon de Séville ou celui d'Aurevilly. Tout le monde i décatiti, comme dit la vioque populi. » Surtout que la durée moyenne de vie ne cesse d'augmenter. On s'étonnera bientôt que Jeanne Calment ait pu mourir si jeune. Quadras, quinquas, si les années vache folle nous ont épargnés, nous sommes partis pour un doublé. Il est temps d'y penser. De s'y préparer. D'oublier « Les lamentations » et « Les chants du crépuscule ». Il faut lire de toute urgence le premier manuel pour vivre heureux jusqu'à 117 ans. Attention ! Pas pour rester jeune ! Rêve sans espoir hélas encouragé par les publicités des cosmétiques, des eaux minérales et des élixirs de jouvence. Il nous faut rompre avec cette illusion. Vieillir sans vieillir ce sera tintin ! En tout cas à partir de 77 ans. Ne soyons pas optimistes : « On n'ose plus se regarder en vis-à-vis. On déborde au flasque et déboudine à la barbaque, on décongèle au mou, on jute et rejette, tout en nous prend la poudre d'escampette ! Les joints lâchent. La robinetterie cafouille. Les muqueuses suintent et les trous régurgitent. Tout en nous fuit ! Sauf le gras qui impassiblement reste là ! » Mais faut-il pour autant se lamenter, gémir, pleurer sur son sort ? C'est la question. Et la réponse Verheggen, c'est profitons, profitons de la vie. Nous sommes gros ? La belle affaire ! « Vivent les abats ! Miam miam bonbon bougnat » Sinon grignotons des carottes de Nantes, des mâches de Hollande, des artichauts de Jérusalem, des oignons blancs de Madère et des navets de Jersey. » « Pleines pâtées de légumes frais en provenance directe du jardin » ou cultivés « dans les jardins ouvriers qui longent la voie ferrée de la SNCB » ignorés des « grosses

légumes qui travaillent à la C.E.E. » Si vous passez par Bruxelles, mangez des moules : « A Bruxelles, une vraie moule est toujours bien en chair : grosse, grasse, bien blanche et flamande ». Mais n'oubliez pas qu' « Il faut qu'elle soit vivante et s'ouvre très vite, et toute grande, à feu vif, sinon elle peut foutre à moule toute une casserolée de moules justes bonnes à mettre au bac ! »

Et mourir, une cerise sur le gâteau !

La vieillesse, Verheggen nous invite à la vivre bonne vivante. Goûteuse autant que possible et obscène de préférence car « toute considération faite, on peut être titillé par la petite bête passé l'âge de la retraite ». Ne reculant devant aucun jeu de mots, aucune blague de cour de récréation ; se vautrant dans le sensuel wallon ou brusseleer de notre enfance, roucoulant les mots oubliés ou inventés ; faisant rimer vété et V.T.T. ou brouette avec mopette et chaussette ; ne respectant ni Karl Marx Sûtra l'explorateur, ni Emile Gorgonzola et Harcèle Proust, ni le Roi Sommeil et l'espionne Matelas Hari, ni Pionce Pilate et Bidasse de Loyola ; relisant sans manière « Tristan et son vieux », « Roméo et Ronflette » ou les aventures de « James Moribond, l'agent 00 Sieste ». Entre l'infar et la mort, surtout ne perdons pas de temps à nous ennuyer. C'est l'infar qui nous l'apprend. Car il faut un début à tout et une vieillesse bien comprise commence par un infar. Celui de Verheggen est un grandiose morceau de bravoure. Depuis les excès de choucroute et de Rita Mitsouko du grand père qui exagère et mène sa vie à un train d'enfer jusqu'à son intronisation dans la confrérie internationale des pontés, vous vivrez l'hôpital comme vous ne l'avez jamais vécu même dans les descriptions peu réconfortantes de Jean Luc Lagarce ou de Nicole Malinconi. Mais après ce début difficile qui nous fait prier sainte Pétoche et saint Trouillomètre à Zéro, vient le temps de la convalescence. A nous alors la nouvelle vieillesse pour papys et mamys en goguette. Verheggen nous donne le MAD du papyboom : il suffit de rire et de chanter. De se laisser porter, emporter, transporter jusqu'au menu final : deux cents morts de rêve choisies par les meilleurs écrivains de l'antiquité à nos jours. Enfin la recette pour ne pas mourir triste ! ⁷

⁷ *On n'est pas sérieux quand on a 117 ans* est publié chez Gallimard dans la collection L'arbalète. Poésie/Gallimard réédite en poche *Ridiculum vitae* et Artaud Rimbur, deux textes de Jean Pierre Verheggen parus dans les années 90 aux éditions La Différence.

Débattre ou censurer ?

Dans un livre intitulé *L'Industrie de l'Holocauste*, l'universitaire américain Norman Finkelstein⁸ critique violemment les organisations juives qui se sont récemment battues avec succès pour la restitution des biens juifs conservés dans les banques suisses et pour l'indemnisation des déportés qui ont travaillé comme esclaves dans des entreprises allemandes sous le nazisme. Finkelstein ne conteste pas le principe de ces actions mais soutient que ces organisations ont déformé des faits historiques pour obtenir des dédommagements surévalués.

La thèse exige évidemment un débat d'autant plus difficile et passionné qu'il se déroule sur fond de désaccords quant au conflit israélo-palestinien, Finkelstein étant de ceux qui critiquent fortement Israël et notamment son refus de reconnaître toute responsabilité dans l'exode des Palestiniens en 1948. Ce débat a commencé en Angleterre et aux Etats Unis, puis en Israël et en Allemagne. Critiqué par certains comme Elie Wiesel, Finkelstein est aussi soutenu par des historiens de la Shoah aussi importants que Raul Hilberg.

Or voici que dès sa parution en France, l'association Avocats sans frontières porte plainte contre son éditeur pour " *incitation à la haine raciale* ". Le président d'ASF, Gilles Goldnadel, déclare que " *Sous couvert de son patronyme, Norman Finkelstein ne fait que reprendre à son compte les thèses révisionnistes de Roger Garaudy, déjà condamné pour révisionnisme et diffamation raciale* ". Cette réaction invite à la réflexion. Sur un tel sujet, le débat académique doit-il céder systématiquement la place au débat judiciaire ?

Dès la parution des écrits de Faurisson à la fin des années 70, les historiens ont mené contre le négationnisme un travail approfondi. Les procédés de Faurisson, de Roques, de Thion, comme ceux de leurs prédécesseurs Rassenier et Bardèche, ont été systématiquement démontés par des historiens comme Pierre Vidal Naquet, Nadine Fresco ou des philosophes comme Alain Finkielkraut. Ce travail critique a inspiré l'adoption par la France en 1990 et par la Belgique en 1995, de lois qui interdisent la diffusion des écrits négationnistes considérés comme incitation à la haine raciale dans la mesure où ils

⁸ Norman Finkelstein, *L'industrie de l'Holocauste*, Editions La Fabrique, 2001.

cherchent à accréditer l'idée que le génocide est un mythe dont la fabrication est entièrement due à la perversité et à l'avidité des juifs. Loin de tenter de mieux comprendre l'histoire des camps nazis, le négationnisme s'inscrit dans une longue tradition antisémite : le protocole des sages de Sion, le complot judéo-maçonnique et les écrits nazis eux-mêmes.

Quand le ministre Gayssot a proposé sa loi au Parlement français, il a pris soin de préciser : « Ne prenons-nous pas le risque ici de valider de manière insidieuse une conception officielle de l'Histoire ? Si tel était le cas, évidemment, l'amendement ne serait ni recevable ni même concevable à nos yeux. Mais de quoi s'agit-il ? S'agit-il de refuser que le débat existe pour interpréter tel ou tel fait historique ? Imposer telle conception contre une autre ? Ou bien encore refuser toute interrogation, interdire tout droit à l'erreur ? Si tel était le cas, je le redis, cela ne pourrait être acceptable. Mais il s'agit de tout autre chose avec cet amendement. Il s'agit, sur un point précis, de ne pas remettre en cause l'existence de faits absolument horribles pour servir de justification soi-disant scientifique à l'antisémitisme militant ».

Oui, le but de ces lois est de poursuivre « l'antisémitisme militant », non de proclamer des vérités scientifiques officielles, de censurer toute réflexion dérangeante et d'interdire le débat public. A nous, les défenseurs des valeurs démocratiques et les adversaires de la discrimination raciale, de faire un usage efficace de telles lois sans instituer une constante police de la pensée. La société civile a d'autres moyens d'action et d'influence que de se constituer sans cesse partie civile. Tout récemment, le président de la Ligue française des droits de l'homme, Michel Tubiana, a déclaré : *« Se contenter d'opposer des idées aux idées, c'est faire confiance au marché, penser que les choses vont se réguler d'elles-mêmes et, personnellement, je n'y crois pas. »* Curieuse conception de la démocratie qui ne constate pas simplement que le débat d'idées ne suffit pas et que les lois qui interdisent la diffusion des propos racistes et des thèses négationnistes sont aussi nécessaires, mais assimile le débat d'idées au libéralisme et le condamne implicitement en appelant à la régulation étatique de la pensée. Ne faudrait-il pas se dire au contraire que si ces lois sont un outil utile à la nécessaire vigilance contre le racisme et l'antisémitisme, elles ne sauraient suffire ni remplacer l'écoute attentive et la critique rigoureuse qu'on appelle en effet le « commerce des idées » ?

Citoyens sans politique politique sans citoyen

Comme l'a écrit le politologue Bernard Manin, nous vivons le passage d'une démocratie de partis à une démocratie du public⁹. Dans cette nouvelle société, le vote est moins stable. L'électorat n'est plus divisé entre quelques grands groupes sociaux qui votent systématiquement pour le même parti. Il se partage davantage selon les enjeux du moment et la manière dont les candidats présentent eux-mêmes les lignes de partage.

Dans la démocratie des partis, à chaque famille correspondait un syndicat, des mutuelles, des organisations de jeunesse, des sociétés d'entraide, des associations sportives et culturelles, des comités de lutte ou de soutien.

Dans la démocratie du public, le militantisme au sein des partis a diminué et le tissu associatif s'est profondément modifié. Les syndicats et les mutuelles ont affirmé leur indépendance. De nombreuses structures proches des partis ont perdu leur substance tandis qu'apparaissaient une multitude de nouvelles associations n'affichant aucun lien avec les partis.

Dans ces nouvelles associations se retrouvent des hommes et des femmes votant pour des partis différents mais réunis autour d'un objectif commun. S'occuper d'un projet de développement, de l'intégration des handicapés dans l'espace public, de l'accueil des réfugiés politiques, de l'écoute des personnes séropositives, n'implique pas d'appartenir à une famille politique particulière. L'association ne propose pas à la société une direction générale mais seulement la prise en compte de problèmes spécifiques. Les pouvoirs publics qui la subventionnent, le public qui la soutient, les personnes qui lui donnent leur temps et leurs compétences, sont

⁹ Bernard Manin, *Principes du Gouvernement représentatif*, Paris, Calman-Lévy (*Liberté de l'Esprit*, collection de la Fondation Saint Simon), 1995, 319p.

d'autant plus nombreux et unis qu'elle ne s'inscrit pas dans une mouvance idéologique ou politique. Son efficacité tient à son indépendance.

Le concept relativement récent de société civile traduit ce changement profond du rapport entre l'associatif, la société qui le produit et la représentation politique.

La radio-télévision, encore elle, a joué ici un rôle considérable. Il n'est que de comparer les philosophies respectives de la Croix Rouge et de Médecins sans frontières. La Croix Rouge protège son action par une discrétion qui touche parfois au secret. Elle se garde bien de critiquer les gouvernements, les auteurs de guerre, les bourreaux, si par ce silence, elle peut accéder aux victimes et leur prodiguer secours. MSF fonde au contraire son action sur la publicité et garantit son accès aux victimes par la médiatisation de leurs souffrances et la mobilisation de l'opinion. La Croix Rouge agit dans le cadre du droit de non ingérence dans les affaires intérieures d'un état. MSF a inventé le devoir d'ingérence, légitimé par la constitution d'une opinion internationale qui court-circuite les états et se forme par la télévision.

La médiatisation donne ainsi aux associations une visibilité et une publicité qui les fait passer de la sphère privée au sein de laquelle quelques personnes se réunissent pour agir, à la sphère publique au sein de laquelle elles mobilisent l'opinion et lui rendent des comptes.

Dans le même temps, les media imposent aux hommes politiques un autre mode de relation à leurs électeurs. A la médiation bi-directionnelle des personnes relais, responsables de mutuelles, de syndicats, d'organisations locales, a succédé celle de l'animateur de débats télévisés qui donnent au public et aux politiques le sentiment d'un contact plus direct. Désormais, l'homme politique parle à tous en parlant à chacun. Et tous lui répondent sous la forme du sondage d'opinion.

Ainsi le tissu associatif et la représentation politique se sont-ils détachés l'un de l'autre. Les politiques n'ont plus besoin des piliers comme moyen de communication avec l'opinion. L'associatif se construit un champ d'intervention élargi au sein même de la sphère publique. Mais si la société civile connaît ainsi une expansion continue, la représentation politique semble se rétrécir. Par le processus électif, la classe politique continue de représenter l'ensemble du corps social, mais surtout sa part inactive, la moins

impliquée, la moins porteuse de projets. Tandis que la société civile représente au contraire les composantes les plus citoyennes, les plus soucieuses du bien public, de l'avenir, de l'exercice démocratique. La représentation politique est comme reléguée, coupée du nouveau qui émerge peu à peu du laboratoire d'idées et d'action de la société civile. Au pouvoir, elle est contrainte à l'arbitrage et au compromis. Elle semble ainsi éternellement en retard sur la société civile.

La société civile n'y gagne pas pour autant. Entrée dans la sphère publique, reconnue, forte, créative, elle ne peut pourtant peser vraiment sur la décision politique. Liées aux partis politiques, les piliers faisaient lien entre la représentation et la majorité silencieuse. Ils animaient son mutisme et son immobilisme et préparaient les modalités laborieuses de son expression politique. Coupée des partis, la société civile l'est tout autant de la majorité silencieuse. La société civile exprime la coupure entre la part active et la part inactive de la société. Au devant de la scène et du débat de société, elle ne représente pas la société, elle ne représente qu'elle-même. Ou plus exactement, elle reste irréprésentable, car en elle, il n'est aucune unité. La société civile exprime la réalité des forces vives de la société mais politiquement elle recouvre une multitude de projets et d'objectifs impossibles à réunir en un programme de gouvernement. A l'image de ses militants, la société civile est multiple et transversale. La société civile n'est pas une force de gouvernement. Elle est citoyenne, elle n'est pas politique.

Tant qu'il s'agit de la délibération, la télévision donne la vedette à la société civile. C'est elle qui apporte les idées nouvelles et les propulse dans le débat public. Mais dès qu'il s'agit de la décision, et singulièrement dès qu'il s'agit de la participation de tous à la décision par l'élection, la société civile se retrouve hors jeu. Actif ou inactif, engagé ou passif, conscient ou indifférent, innovateur ou conservateur, dans l'urne, le vote de chacun pèse le même poids. La société civile se dissout dans le corps électoral. Dans le débat, elle est presque tout. Dans le scrutin, pas grand chose.

Ainsi, entre la représentation politique et la société civile, apparaissent les signes d'une double nécessité. Portées par leurs projets, les associations ressentent le besoin d'un relais politique. De leur côté, les partis sont à la recherche d'idées neuves et d'hommes représentatifs. Hier, ils les trouvaient dans le réseau de leurs organisations. Ils les trouveront sans cesse davantage dans le vivier de la société civile. Malgré les méfiances réciproques, la rencontre

est inévitable entre des citoyens qui cherchent la possible expression politique de leur action et des élus à la recherche d'une « nouvelle culture politique ».

Au cœur des ténèbres, notre scène primitive

Sous les yeux du public, une équipe de taxidermistes joliment appelée Zéphyr termine de soigner le grand éléphant malade du Musée de Tervueren. Offert au musée en 1958, il était le symbole de la fierté coloniale dont Tervueren était le temple grandiose voulu par Léopold II. Une promenade reliait le Parc et le Palais royal au Parc et au Palais de Tervueren, magnifiée par les arches triomphales du Cinquantenaire qui proclamaient la majesté des deux couronnes du roi. En juin 1960, le grand éléphant commença de vieillir.

Au cœur même du Temple, ses gardiens s'interrogent : « Quelles ont été les fonctions du musée par le passé, et quel rôle social peut-il se déterminer pour le présent et pour l'avenir ? » Il n'y a pas que la peau du vieil éléphant qu'il faut faire revivre. Mais sans doute cette part de l'âme que le passé colonial a asservie. L'exposition Exit Congo que présente en ce moment le musée participe de cette méditation. On peut y voir entre autres une installation de l'artiste afro-américain David Hammons créée en 1989. Un petit train électrique bleu voyage entre des couvercles de piano et un tunnel couvert de morceaux de charbon. L'installation s'appelle "Chasing the blue train". Hommage à John Coltrane par un jeu de mots sur les titres de deux chefs d'œuvre, « Blue train » enregistré en 57 et « Chasin' the trane », blues éblouissant improvisé en novembre 61 au Village Vanguard de New York. La colère du free jazz et du black power explose là, quelques mois après l'assassinat de Lumumba. Bleu reste la couleur de la musique noire. Le train est lié à l'histoire du blues que chantaient les anciens esclaves des plantations du sud allant de ville en ville chercher du travail dans les mines de charbon. « Mais cette œuvre, dit l'un des gardiens du Temple, a une résonance toute particulière dans ce musée et pourrait rappeler le coût humain qu'a nécessité le chemin de fer reliant Matadi à Léopoldville. » Le « coût humain », cela est dit timidement, mais c'est dit. De ce train, Stanley avait démontré à Léopold que, sans lui, le Congo ne valait pas un penny. Pour commercer il fallait accéder à la mer par le fleuve et contourner par le rail ses impraticables cataractes. Il y a sur l'histoire dramatique de la construction de ce chemin de fer, un livre paru en 1958, La Bataille du rail, écrit par

René Cornet, lui-même fils d'un des explorateurs belges du Katanga. Le livre se lit comme un roman dont le héros s'appelle Albert Thys. Ce jeune militaire a joué un rôle décisif dans la gestion des affaires de Léopold II au Congo et singulièrement, il a été l'homme du chemin de fer. En 1889, il travaillait à son financement quand un jeune Polonais vint le voir. Bientôt, sous le nom de Conrad, le marin Joseph Konrad Korzeniowski serait l'un des meilleurs romanciers anglais de cette fin de siècle. Mais alors, il cherchait du travail et Thys l'envoya au Congo. C'est bien plus tard qu'il raconta.

En 1898, Lord Kitchener écrasa les Soudanais à Omdurman. Le jeune Winston Churchill, qui assistait à la bataille, raconta comment les Anglais, déployant canons et mitrailleuses contre les armes blanches et les fusils à un coup de leurs adversaires, tuèrent onze mille guerriers derviches. Parmi les milliers de blessés, il n'y eut pas de survivant. L'Angleterre reçut Kitchener en triomphe. Il incarnait la victoire de la civilisation sur la barbarie. Toute affaire cessante, Conrad écrivit *Au cœur des ténèbres*. C'est l'un des plus beaux textes jamais écrits contre le colonialisme. Tout est là, dans la simple histoire du marin Marlow qui, comme Stanley avait remonté le fleuve pour trouver Livingstone, partait chercher en amont un homme appelé Kurtz chargé de collecter de l'ivoire. Il le trouvait exerçant sur les indigènes un pouvoir absolu et absolument criminel, fait de terreur et de fascination, symbole du pouvoir sans limite qu'exerçait Léopold sur ce royaume, comme d'ailleurs l'ensemble des empires européens sur les pays qu'ils saignaient et dont ils exterminaient les habitants. Au bas de son rapport, Kurtz avait griffonné : « Exterminez toutes ces brutes ! » Longtemps intrigué par l'origine de cette phrase, l'écrivain suédois Sven Lindqvist découvrit dans les journaux et les écrits de l'époque, que c'était le slogan commun de l'aventure impériale au 19^e siècle. La théorie darwinienne des races justifiait tous les génocides. Conrad fut l'un des rares à bondir hors du rang des assassins. Bien avant que Léopold II ne devînt la cible des journaux anglais et américains et des pamphlets de Mark Twain et de Conan Doyle, il avait décrit, sans exagération aucune, la sauvagerie de l'impérialisme et Coppola s'en souvint quand il s'inspira du *Cœur des Ténèbres* pour faire d'*Apocalypse now* le grand film critique de la guerre au Vietnam. Nous fûmes nombreux alors à découvrir le livre que nos professeurs auraient dû nous faire lire plutôt que *La Chatte de Colette* et *Le grand Meaulnes* d'Alain Fournier. Personne sans doute ne voulait savoir. Année après année, la presse diffusait les nouvelles des

nouvelles tragédies de l’Afrique et nous ne voulions pas entendre la voix de celui qui avait dit le premier et de manière définitive de quelle blessure profonde notre manque d’humanité était responsable.

Mais la mémoire revient peut-être. En 1897, un an avant que Conrad n’écrivît *Le Cœur des Ténèbres*, on donna à voir au visiteurs de l’Exposition coloniale un village africain dans lequel faisaient semblant de vivre ses habitants emmenés spécialement par bateau et dont plusieurs évidemment moururent. Francis Dujardin a raconté leur humiliante histoire dans son film *Boma -Tervueren*. Ludo De Witte a dénoncé les responsabilités belges dans *L’assassinat de Lumumba* et le parlement a créé depuis une commission d’enquête. François Ryckmans a diffusé sur les radios de la RTBF une émouvante histoire de l’indépendance. Et aujourd’hui c’est dans ce lieu hautement symbolique, dans le musée que Léopold avait édifié à sa propre gloire, qu’on s’interroge enfin sur le pillage des œuvres d’art et le regard que le colonisateur posait sur elles. Seraient-ce les premiers signes que nous prenons conscience des démons de notre histoire et de l’impérieuse nécessité de nous en libérer en mettant fin à notre cruelle amnésie ? Le grand éléphant restauré sera-t-il bientôt le symbole de notre mémoire retrouvée ? ¹⁰

¹⁰ *Le Cœur des Ténèbres* des Joseph Conrad est publié chez Mille et Une nuits et chez Gallimard dans la collection L’imaginaire. *Exterminez toutes ces brutes* de Sven Lindqvist a été publié par Le Serpent à Plumes. Le livre de Ludo De Witte sur *L’assassinat de Lumumba* est paru à Paris aux éditions Karthala. Jacques Antoine a réédité en 1987 *Le Soliloque du Roi Léopold* de Mark Twain. René Cornet avait publié *La Bataille du rail* en 1958 chez L.Cuypers.

Jour de parade, un poème *zinneke*

Un an après la parade Zinneke qui a réuni 300 000 personnes à Bruxelles et reste dans la mémoire collective l'événement le plus marquant de Bruxelles 2000, un an avant la parade 2002 que les artistes et les associations commencent à préparer, l'un de ses inventeurs, Mirko Popovitch, lui dédie un long poème cinématographique.

Le film commence le 27 mai 2000 à huit heures. Les paradeurs se préparent. S'habillent, cherchent leurs accessoires, se maquillent. « Tu vas être beau comme un camion ». Le vent souffle dans les chapeaux violets. Des drapeaux claquent. On répète des chants. On se dit bonjour. On répare des machines folles. On distribue des badges. « qui est responsable de cette chaussure, là ? » Le ciel est tourmenté. 10 heures. Tambours, sifflets, très jolis ventilateurs. Des gamins aux plumes d'indiens, tentent de battre en rythme. « Si vous voulez manger, c'est maintenant. Vous voulez manger ? Ouiiiiiii. » Ailleurs c'est l'inverse, tout préparer d'abord, manger ensuite. « Où est ma djelaba ? » Le ciel gronde. Il est 13 heures trente. Les talkie walkie sont surchauffés. Les tambours, encore les tambours. Un bourgmestre en imper, un peu dedans un peu dehors. Les cinq cortèges prennent le départ. Bougez vous. On avance, on avance. C'est bleu. C'est rouge. Les cuivres des fanfares entrent dans la danse. Des chars, des échasses. Un père Ubu au ventre énorme, cornegidouille. Une femme avec des seins gigantesques, une autre avec un cœur rouge peint au cœur de sa grosse culotte jaune. Les enfants n'arrivent toujours pas à battre en rythme mais les pétards des cracheurs de feu dominant la musique. De grands oiseaux chantent « Encore une bouteille à partager, encore un verre à vider, pas moyen de s'arrêter pour respirer ». L'orage éclate. Pluie en trombe. « On a pas de chance pour le temps ». Le ciel se dégage. Les joueuses de tambourins crient en cadence « y a du soleil, y a du soleil ». Une pose avant d'entrer dans le pentagone. Mais les tambours ne s'arrêtent pas. 16 heures. Les quartiers entrent dans le centre ville. Les filles font des youyous. Les trois cent mille sont au

rendez-vous. « Vous êtes des gens ? Des vrais gens ? » Les porte drapeaux sont en patins à roulette. La danse devient transe. 800 mètres de boulevard. Les 5 cortèges fusionnent. La ville est une. Plus multiforme, plus baroque que jamais. Zim Boum tralala. Dragon vert, danse des foulards. Trapézistes. Encore les sifflets, les cornemuses, les accordéons, les fanfares. « Vive le roi ! ». Le roi de Jordaens et les rois mages venus du monde entier. C'est du Ensor, c'est « L'entrée du Christ à Bruxelles » jouée de mémoire par quatre mille personnages de rêve. C'est la sociale qui fait danser son immense drapeau sur la ville tandis que le soleil dessine les ombres des danseurs sur le macadam humide de la dernière averse. Les gamins en rollers tentent d'atteindre le ciel au rythme des tambours japonais. Un martien embrasse une fliquette. Tout le monde est très beau. La ville aussi est très belle.

C'était son rêve. C'est un homme qui rêve. *« Je suis d'origine yougoslave. Je ne suis pas yougoslave mais je suis profondément nostalgique de la Yougoslavie, pas celle de Milosevic, mais de la richesse culturelle que j'ai connue enfant. J'ai cette âme romantique, l'âme slave »*. Popovitch est un Belge qui part au Congo pour retrouver les Balkans. C'est la méthode Christophe Colomb, la seule qui ait réussi jusqu'ici. La ligne droite n'a jamais été le chemin le plus court. Tout commence avec le détour. Il est fou amoureux de l'Afrique. Il y a réalisé des dizaines de documentaires. Il a chanté le roi de la rumba zaïroise dans **Tango Ya Ba Wendo**. Et aimé Zacharie, le chorégraphe. *« Un magnifique danseur, dont toute la vie a été gâchée par Mobutu qui l'a fait arrêter trente six fois. Il vit aujourd'hui à Anderlecht et dans la parade il dirigeait un ballet composé de filles noires et blanches et la poésie était là. »* Chapeau bas devant l'artiste : Zacharie est l'une des belles figures du film. *« Mais le Zacharie qui danse sur les boulevards, ce n'est pas le grand danseur congolais, c'est un habitant parmi d'autres, qui danse très bien »*. Suivez le mouvement paradoxal d'un regard qui reconnaît le caractère exceptionnel d'un homme et le fond aussitôt dans la multitude non pour l'abaisser mais pour montrer que toute grandeur émerge du « petit homme ». Ces petits hommes, ceux du quotidien, une foule de gens aux amours plus ou moins ratées, aux espoirs plus souvent déçus que comblés, les voici, qui à l'occasion d'une création collective, *« rêvent tous ensemble sur le même chemin »*. Autre fête, autre temps, **Jour de Parade** est la suite logique du **Temps des Cerises** filmé à Floreffe en 1979, et sans doute l'image carnavalesque des vingt fêtes des fleurs qu'il a organisées à Boitsfort au pied d'une

cité autrefois ouvrière ombragée par des cerisiers du Japon. Mais c  est surtout l  instant où pour Mirko, le Congo devient l  affluent du Danube : *« Même si vite on s  carte et que c  est fini    six heures, pour moi c   tait ça la poésie, cette émotion, pleurer même. Chaque fois que je vois le film, j  ai les larmes aux yeux. Ces gens m   meuvent »*. Ce n  est pas un hasard si Popovitch dirige un centre culturel. Son romantisme n  est pas celui de l  artiste solitaire et maudit. Plutôt celui des fêtes de mariage et des fanfares tziganes comme La Ciocarlia roumaine ou celles de Goran Bregovic dans les films de Kusturica, piment  es du zeste latin de Cesaria Evora. Pleurer oui mais comme on rit : ensemble. *« J  ai vécu la parade au milieu des gens. J  ai vécu une tension très forte, le ciel. Ce ciel magnifique qui conditionnait l   tat mental des gens. La pluie revient tout le temps. J  ai voulu montrer cette tension entre l  homme, le petit homme du quotidien et le ciel. La poésie commence là dans la confrontation de l   me et de cette immensité. le rêve était là, la poésie était là, ce sont les gens qui l  ont créée. Il y avait une poésie extraordinaire, une poésie commune. Ce rêve, cette magie, il fallait les retrouver, les transcender, les sublimer. Je n  ai fait que transcrire la beauté de l  acte poétique posé par tous ces gens. Il y avait un bonheur de vivre. »*

Lecture intégrale

Pourquoi, au fond, enseignait-on la littérature à l'école ? Parce que les écrivains étaient les garants du « bon usage », cités à longueur de Grévisse et de Larousse ? Parce que lire les « bons auteurs » donne de l'orthographe et du style ? Ou parce que les grands écrivains incarnaient l'âme de la nation, illustraient son caractère, signaient sa gloire et ses ambitions ?

En tout cas, l'honnête homme partageait avec ses compatriotes ce bagage de lectures imposées qui, de la Chanson de Roland à l'Etranger de Camus, lui donnait le sentiment d'appartenir à une culture. Evidemment, la littérature comme espace de liberté et d'expérience n'y était pas pour beaucoup. Comme les cours d'histoire et de géographie, le cours de français s'inscrivait dans un projet politique. Les grands auteurs ne s'y révélaient pas dans leur extrême singularité mais au contraire devenaient les illustrations exemplaires d'écoles qui se succédaient sur la ligne du temps comme autant d'étapes sur le chemin de la fierté nationale. Hugo romantique, Balzac réaliste, Zola naturaliste, Baudelaire symboliste, Breton surréaliste, Sartre existentialiste : ce n'était rien d'autre que la construction d'une « grande littérature » dont un pays doit être fier mais que ses habitants n'ont pas besoin de lire. Il leur suffit d'en avoir appris l'existence dans une belle anthologie illustrée. Dans un texte officiel du Ministère de la Communauté française, au chapitre Les savoirs sur la littérature et l'art, on peut lire à propos des « grandes références littéraires » : « Les œuvres citées ne doivent pas nécessairement faire l'objet d'une lecture intégrale (...) Dans une visée de formation culturelle, l'analyse de l'un ou l'autre extrait bien choisi s'avèrera souvent plus efficace, parfois même une simple information sur l'œuvre ou le thème suffira. Le professeur réservera surtout la lecture intégrale à des œuvres contemporaines ». Voilà le programme : dix lignes de Montaigne et Les voyelles de Rimbaud, puis en « lecture intégrale » Daniel Pennac et Nicole Avril paraît-il plus « proches » des élèves. La belle aventure du Goncourt des lycéens illustre bien le paradoxe : pour une fois, l'école est en phase avec l'actu, elle lit les romans de la rentrée. Mais ce n'est pas parce

qu'on peut sourire quand une pédagogie soucieuse de proposer aux élèves « un jeu de construction générateur de sens et d'apprentissages » adopte Hergé, Simenon et l'éducation aux médias qu'on va regretter le Lagarde et Michard. Car tout cela, l'honnête homme, le bon usage, l'esprit de la nation, la crispation orthographique, c'est peu dire que c'est daté. Que cela n'a plus cours. Que c'est même un peu rance. Je propose une alternative : Philippe Sollers.

Il m'en voudrait sans doute de l'appeler professeur, lui qui a toujours mal aimé un monde académique qui le lui a bien rendu, lui qui allait dans les années 60 doubler le Nouveau Roman sur sa gauche et par l'alliance avec Barthes annexer les forces vives de la Nouvelle Critique. Lui qui renouait avec l'art des engagements, des combats, des manifestes dont Breton et les surréalistes, mais avant eux déjà, les futuristes et les formalistes russes, avaient montré l'efficacité dans le champ littéraire. En totale rupture avec l'académisme universitaire, ses textes critiques de l'époque sont à la fois virulents et difficiles. Mais sous les tours et les détours polémiques, la constante est celle des écrivains pris pour drapeau. Il suffit d'ouvrir *Logiques*, paru en 1968 : Dante, Sade, Lautréamont, Mallarmé, Artaud, Bataille, Roussel, Ponge. Joyce n'est pas encore au panthéon mais le rendez-vous est pris. Avec *Paradis*, Sollers donne à l'avant garde française son grand œuvre. Et tourne aussitôt la page. La revue *Tel Quel* devient *l'Infini*. Et « Femmes » publié en 83 marque le retour à une littérature grand public. Plus ou moins autobiographique, à peine romancée, souvent drôle, extrêmement poétique, proche du journal où alternent quelques rencontres, des rêveries, et beaucoup de notes de lecture. Casanova est là. Rimbaud, Hölderlin. Les romans de Sollers ne sont pas, loin de là, la plus mauvaise introduction aux poètes difficiles. En marge, il publie, dans *Le Monde* ou *Art Presse*, des articles qu'il réunit en 94 dans *La Guerre du goût* et dans ce nouveau volume, *Eloge de l'Infini*. 1600 pages au total qui sont sans doute ce qui s'est fait de mieux depuis longtemps en guise de manuel scolaire. Sa ligne est gardée, on ne l'en fera pas démordre : adoration de Dante, passion de Sade, intelligence de Proust, stratégie de Céline. Mais il n'y a que lui pour vous donner envie de lire aussi Bossuet et Labruyère, les poètes chinois et la Marquise de Sévigné. Comment vous ne connaissez pas Thérèse et les romans libertins du 18 e ? Vous ne savez pas qu'Emma Bovary est de retour ? Vous n'avez pas vu que la Princesse de Clèves est le fascinant roman

du masochisme ? Un tourbillon de chefs d'œuvre dans le plus grand désordre chronologique. Car l'histoire aujourd'hui, ce n'est pas forcément suivre la ligne du temps. En 67, dans un texte intitulé « Programme », Sollers défendait contre l'histoire « cursive » de la littérature, une histoire « monumentale », à « plusieurs dimensions », à « relations à longue portée », à entrées d'autres cultures. L'époque a heureusement changé de jargon mais le programme est respecté. Shakespeare et Mallarmé même combat. De Céline à Pascal et retour à Rimbaud qui déclenche Claudel. Sollers n'a que faire des écoles, il s'intéresse aux aventures inouïes que représentent certaines œuvres. A leur solitude. A leur caractère scandaleux. Résolument nouveau. « C'est parce que le moderne est nouveau, et parce qu'il décoiffe tout le monde, et parce qu'il bouleverse la vision, qu'il est parfaitement classique ».

C'est vif. Ça se lit comme un roman dont les héros sont Hemingway et Faulkner, Bukowski et Debord, Picasso et Saint Augustin. C'est drôle. Ça donne une immense envie d'arrêter son métro boulot dodo personnel et de se ruer sur une terrasse avec tous ces auteurs dont on connaît les noms par l'école mais qu'on ne lit jamais et dont Sollers nous dévoile les enchantements : Casanova, Mallarmé, Pascal, La Fontaine, Chateaubriand, Dante, Nabokov, et Montaigne. En « lecture intégrale » comme dit le Ministère. Les douze mille pages de la Comédie Humaine et les trois mille cinq cents des Mémoires d'Outre tombe. Parce que cela donne un plaisir extraordinaire. Que ce sont les vraies lectures de vacances. A savourer au bord de la mer, un verre de pastis à la main. Je fais ce rêve : le Ministère fait de cet Eloge de l'Infini, le manuel de référence pour toutes les écoles du pays. Les élèves étonnés lisent Ulysse de Joyce et Le Bleu du Ciel de Bataille. Ils découvrent que l'Ecclésiaste en dit beaucoup plus sur l'état des choses que l'ennuyeux Monde Diplomatique. Les filles se racontent les infortunes de Justine et les prospérités de Juliette. Les garçons rêvent de Lolita. Dans la cour de récréation, on les entend se demander pourquoi jusqu'ici on leur avait caché tout ça¹¹.

¹¹ *La guerre du goût* et *Eloge de l'Infini* sont publiés dans la collection blanche de Gallimard.

Culture et télévision

« *Parlons théâtre et télévision* », écrivait en 1963, un metteur en scène célèbre dans une revue aujourd'hui disparue, *Les Cahiers de la Télévision*. Pas content le metteur en scène, cela se sentait dès la première phrase. Il en avait à redire sur la manière dont la télévision traitait l'art dont il était l'un des grands maîtres et il venait pour en découdre.

Certes, à l'époque, la télévision était jeune. Une seule chaîne, monopole de service public, en noir et blanc, quelques heures par jour et qui ne touchait pas dix pour cent de la population. Et pourtant l'article commençait par l'énumération des problèmes qu'elle posait déjà « *à toutes et à tous : à la mère ou au père de famille qui, rentrant le soir, voit ses enfants rivés au globule de verre (et oubliés devoirs et leçons), au père de famille qui en oublie de bricoler dans la maison, etc.* » A peine née, la télévision bouleversait profondément les pratiques culturelles, monopolisait toute l'attention, détournait les enfants de l'école et les parents de toute culture, même simple et populaire. Et déjà les intellectuels n'aimaient pas les sondages qui justifiaient le laxisme de ses responsables: « *une fois de plus, se demandait l'auteur, faut-il céder aux sollicitations, aux demandes de la masse anonyme ? Le rôle du responsable est le plus souvent, dans le domaine de la culture de ne pas céder aux envies* ». « *Une culture doit être dirigée* ». « *Sur le plan général de la culture et du savoir, l'audace a toujours été payante.* » . « *Le public ne demande qu'à être guidé, conseillé, loyalement, honnêtement* ». Le mot *audimat* n'existait pas encore mais on dénonçait déjà sa dictature. Il y a trente cinq ans, alors que la télévision vivait cet âge d'or que regrettent aujourd'hui tous les défenseurs de la culture, le combat contre les dérives populistes avait commencé et c'est à corps et à cris qu'il fallait déjà réclamer plus de théâtre sur le petit écran.

Erreur. Car le sondage avec lequel l'auteur entendait prendre ses distances indiquait au contraire que 35% des spectateurs de l'ORTF attendaient du théâtre le samedi soir, alors qu'ils n'étaient que 4% à vouloir des reportages, 17% à désirer des variétés et 27% à demander des films. « *Eh bien, disait l'homme de théâtre, j'abandonnerais Shakespeare, Rostand, Racine, Molière, Labiche, Feydeau, grands et petits du théâtre, et, têtue, je tâcherais de combler le souhait de ceux qui réclament des reportages* ». Pourquoi ?

Parce que *« c'est sur ce terrain du reportage, de la documentation, de l'information, qu'est l'avenir »*. *« La télévision n'est pas l'art théâtral »*. *« C'est une prise de vue de l'Histoire au moment même où elle se fait, où elle se contracte, se déchire, survit enfin. »*

En ce début des années 60, ce qui choque notre homme sur les petits écrans, c'est que *« si le théâtre est le miroir de la société, la télévision est à l'image du gouvernement »*. Et que les gouvernements préfèrent voir programmer des classiques que des reportages susceptibles de stimuler l'esprit critique des citoyens. *« Est-ce que Voltaire de nos jours pourrait parler à la télévision de l'affaire Calas ? Est-ce qu'on peut faire un cours sur Karl Marx ? Est-ce que l'ouvrier parle à la télévision ? »*. Et *« si Shakespeare et Molière occupent les écrans de la télévision à la place des vérités contemporaines, alors je suis de ceux qui pensent que l'on fait jouer un bien triste rôle à ces deux hommes de vérité précisément. »* Il ne lutte pas contre les séries américaines, il ne réclame pas des quotas d'œuvres françaises, il ne crie pas à l'acculturation et l'abêtissement généralisés. Avec une clairvoyance extraordinaire, il dénonce la transformation de la culture en divertissement. Car *« la transcription visuelle à la télévision du Malade imaginaire ou du Tartuffe devrait être immorale. Insoutenable. Un exemple entre mille : la chaise percée d'Argan prise en gros plan et en plein usage. Le problème ne serait pas de savoir qui doit jouer Orgon ou Tartuffe mais comment le réalisateur pourrait provoquer le scandale : Tartuffe soulèverait encore la colère des dévots »*. Si l'on programme parfois du théâtre à la télévision, alors que ce soit sous une forme qui redonne à ses œuvres une violence et une force de contestation renouvelées et redoublées. Mais bien sûr, la volonté politique est inverse. Quand les ministres exigent plus de culture à la télévision, ce n'est pas pour critiquer leur politique et brutaliser le consensus social. C'est au contraire pour l'assoupir. Il s'agit d'une distraction chic, habillée des meilleurs alibis patrimoniaux. Les artistes et les intellectuels y trouvent peut-être un peu de la reconnaissance dont ils rêvent mais ils feraient mieux d'entendre cet appel : *« Abandonnez donc le théâtre et mettez la main sur Jean-Luc Godard et sur Agnès. Faites en des envoyés spéciaux. Donnez l'Inde à Agnès et l'Egypte à Godard. Fabulation ou vérité, vous aurez des œuvres, des œuvres vives, des œuvres de discussion, et des querelles autour de ces œuvres : et cela sera bien »*. Godard et Varda, presque quarante ans plus tard, on se réjouit du choix. Les Glaneurs et la glaneuse à la télévision, c'était impensable sous De Gaulle, et c'est bien à cela qu'il pensait, à cette liberté du regard. La culture ne doit pas être l'alibi ronronnant d'une télévision conservatrice. Que l'on fasse plutôt à la télévision des reportages aussi dérangeants, aussi scandaleux, aussi contestataires que le théâtre l'est au théâtre quand il est à la hauteur de lui-même. Filmer l'histoire en train de se faire, la faire filmer par des

cinéastes dont le regard est libre, c'est cela la culture à télévision. En 1963, c'était révolutionnaire. Ce l'est toujours. L'article était signé Jean Vilar¹².

¹² L'article de Jean Vilar figure dans le recueil *Le théâtre, service public*, publié par Gallimard en 1975 avec une présentation et des notes d'Armand Delcampe, le fondateur du Théâtre Jean Vilar de Louvain La Neuve que dirige depuis peu Philippe Sireuil.

Un écrivain pour deux guerres mondiales

1932. Un médecin de trente huit ans publie chez Robert Denoël, jeune éditeur belge installé à Paris, un premier roman fulgurant - le grand roman de 14-18 - qui lui vaut un succès immédiat. Le livre s'intitule « Voyage au bout de la nuit ». L'auteur signe Céline. Il entre d'un coup dans l'histoire de la littérature comme l'un des grands écrivains du vingtième siècle.

1936. Quelques mois après *Mort à crédit*, deuxième roman qui confirme l'importance de l'œuvre, *Mea Culpa* inaugure une série de pamphlets plus antisémites les uns que les autres: *Bagatelles pour un massacre*, 1937, *L'école des cadavres*, 1938, *Les Beaux Draps*, 1941. Page après page, le propos est ignoble, scandé, rythmé, proféré sans relâche. Par exemple : « *De la dernière folie bourgeoise 14-18. les youtres sont sortis grands vainqueurs!..* » Ou bien : « *Ils sont si vicieux, si câlins. Ils comprennent si bien les femmes!... Ah! cet Orient!... c'est autre chose!... cocus des tranchées, pauvre viande "kachère " vous ne serez pas oubliés! vous serez pompés, happés, déglutis, fondus dans la Victoire Juive...* » Ou encore : « *Qu'ils crèvent tous, eux d'abord, après on verra... L'Idée germara peut-être dans la charogne juive...* ». Une écriture de la nausée publiée au moment même où le nazisme inaugure la plus grande persécution antisémite de l'histoire. En 1939, Denoël doit retirer les pamphlets de la vente. Il les réédite évidemment pendant la guerre. Il sera descendu en 45 tandis que Céline erre avec sa femme et leur chat Bébert dans l'Allemagne en flammes. Suivront l'exil au Danemark, les procès, le retour, la lente réhabilitation et la dernière trilogie, *Nord*, *D'un château l'autre* et *Rigodon*, sans doute le plus grand roman français sur la deuxième guerre mondiale. Mais le mal est fait. Il y aura désormais deux Céline. Celui qu'on admire, celui dont on a honte. Le Céline Pléiade, entre Camus et Claudel, et le Céline des sites trash entre néonazis et John Birch Society.

« J'ai voulu faire un livre qui prenne en compte tout Céline, dans sa contradiction, c'est-à-dire comme un écrivain extrêmement novateur, qui bouleverse la langue française, et en même temps comme quelqu'un qui a

délivré un message fondamentalement régressif, qui a pris l'engagement le plus criminel du vingtième siècle. Et j'ai voulu savoir si c'était vraiment une contradiction ou si ces deux aspects ne pouvaient pas s'expliquer réciproquement». Celui qui me dit cela, en 1981, vingt ans après la mort de Céline, s'appelle Philippe Muray. Il n'est pas encore l'auteur d'un très irrévérencieux et volumineux « XIXe siècle à travers les âges ». Il n'a pas encore écrit ces d'essais décapants réunis depuis sous le titre d'Exorcismes spirituels. Il a publié deux romans, Chant Pluriel et Jubila, et travaille dans un des ces journaux de faits divers fondés avant guerre par Joseph Kessel où il réécrit dans le style obligé, mais non sans amusement, des enquêtes sur des crimes passionnels, des suicides inexpliqués ou des viols collectifs. Il vient de publier un essai sur Céline dans lequel il tente une explication. « Je me suis posé la question : n'est-ce pas en poussant jusqu'à sa logique ultime, sa volonté, sa vocation d'avant-gardisme que Céline en est arrivé à l'antisémitisme. L'avant-garde, c'est au fond une volonté de table rase, d'effacement de la tradition, de coupure : Rien ne sera plus comme avant. Céline a pris ce programme au mot. Il est allé très loin jusqu'à la tradition avec un grand T, c'est-à-dire dans notre civilisation, la Bible, donc les Juifs. Il a voulu détruire ce qui était le plus profondément enfoui dans la langue française, c'est-à-dire l'écrit biblique ».

Un des thèmes récurrents du Muray d'aujourd'hui, c'est la lutte contre l'oubli, contre la « disparition de l'histoire et de la mémoire ». Vingtième siècle, dit-il, siècle de l'oubli. Siècle de la volonté d'oublier. « Le présent est devenu anticipation au lieu d'être mémoire ». Jusqu'à programmer sans cesse des commémorations qui sont le contraire de la mémoire puisqu'elles n'ont d'autre conséquence que de renvoyer ensuite le commémoré dans l'oubli jusqu'à son prochain centenaire. « Le passé, tout le passé doit être massacré ». C'était le mot d'ordre des écrivains qui voulaient rompre avec la tradition. Or dans ce contact avec la tradition, quel était le point décisif ? « La question du sens, répond Muray. Les écrivains d'avant garde sont partis en guerre contre le sens dans la communication, contre le sens stéréotypé. Après guerre, Céline a reconnu avoir commis une erreur, que par acharnement contre le sens stéréotypé, il avait catastrophiquement appelé au meurtre de ceux qui mythiquement, dans le fantasme du racisme, ont volé le sens et en sont dépositaires, c'est-à-dire les Juifs. » Et il voit dans les derniers romans de Céline une volonté de retrouver la mémoire, de sortir du trou de mémoire et donc de réparer. « Les gens lisent toujours Le Voyage au bout de la nuit qui apparaît aujourd'hui comme un livre très académique. Mais ses derniers romans n'ont pas été digérés. Sa dernière

trilogie, cette fuite dans l'Allemagne en flammes, reste une œuvre très importante, révolutionnaire ».

Les dernières lignes de cette trilogie à peine écrites, Céline meurt. L'année suivante, il entre dans La Pléiade. Quarante ans plus tard, la même Pléiade devrait rééditer ses pamphlets. Loin de banaliser l'antisémitisme, cela permettrait de mieux comprendre qu'il n'y a pas deux Céline mais un seul qui a porté à son comble dans la langue des cafés, ronchonnable et gouaillarde, inventive et méchante, splendidement lyrique, le ressentiment des anciens combattants de 14-18, mutilés et floués, ne croyant plus à rien qu'à l'avidité des planqués restés à l'arrière pour profiter de leurs biens et de leurs femmes. Jusqu'au délire. Jusqu'au désir de vengeance et de meurtre. L'époque n'en était pas exempte, c'est le moins qu'on puisse dire. Et seul un grand écrivain, même monstrueux, qui, en guise de testament, nous a donné du siècle une description apocalyptique mais éminemment réaliste de guerres, de massacres, de populations déplacées et de peuples ruminant dans les ruines, peut nous faire comprendre ce que pensaient alors ces millions de petites gens qui perdent toutes les guerres ¹³.

¹³ Le *Céline* de Philippe Muray, paru au Seuil en 1981, vient d'être réédité par Gallimard dans la collection TEL. Les *Exorcismes spirituels* I & II sont publiés par Les Belles Lettres. TEL en a publié une compilation sous le titre *Désaccord parfait*. A l'exception des pamphlets, les œuvres de Céline sont disponibles en Pléiade, version cuir et en Folio, version poche.

Le gardien du musée de Boston

Cambridge est une ville agréable. Autour de Harvard Square, un monde de parcs, de bibliothèques et de librairies. Entre les belles maisons de briques sombres qui rappellent l'Angleterre, un marchand de fromages du monde entier où, depuis plus de vingt ans, les prix sont affichés à la craie sur un tableau noir. Le vin aussi y est bon. Du M.I.T. la vue est superbe sur Charles River et les gratte-ciels de Boston.

C'est une chaude après midi de septembre. Au Museum of Fine Arts, je viens de voir l'œuvre de Charlotte Salomon, une autobiographie en 800 gouaches, hallucinant témoignage sur l'Allemagne des années vingt et trente par une artiste qui devait mourir à Auschwitz à l'âge de 26 ans. Comme je cherche la sortie, un gardien entame la conversation. Il connaît la Belgique, la France aussi. Je crois qu'il évoque ses vacances ou le rituel voyage en Europe des jeunes étudiants américains. Mais il parle soudain du 6 juin 1944 et surgissent dans les couloirs du MFA les sables normands, Omaha Beach, la pointe du Hoc, les bunkers du mur de l'Atlantique indissociables depuis mon enfance de cette mer du nord que j'aime venteuse, grise et couverte. Emu, je tente de lui dire ma gratitude, il répond simplement « It had to be done » et parle des gardes côtes qui amenaient les soldats à terre puis retournaient en chercher d'autres jusqu'à ce qu'ils se fassent faucher par les mitrailleuses allemandes. *« Je dirais que dans le réel ça n'était pas autre chose que six, huit cents, peut-être mille mètres d'intestins sur la plage : c'est la première chose. Et des couilles, des culs, des yeux, des côtes, et tout ça écrabouillé. Plus aucune apparence humaine. Des têtes à la hauteur du cou, les cheveux à la place du cou : la tête écrabouillée, vraiment complètement écrabouillée. On ne peut pas montrer ça, les gens partiraient ».* Là, c'est Samuel Fuller qui, en 1980, parle de son film *The Big Red One* dans *Les Cahiers du Cinéma*. Parce qu'il était aussi à Omaha Beach ce 6 juin 1944, il n'a pas voulu d'un film où John Wayne jouerait une fois de plus les héros au grand cœur. Il a donné le rôle principal à un Lee Marvin, aussi froid et méthodique que la mort, qui de l'Afrique du Nord à la

Sicile et d'Omaha à la libération d'Auschwitz, traverse la guerre avec quatre fantassins de l'apocalypse. Stéphane Audran joue le rôle d'une résistante belge surnommée la Wallonne, qui manie le rasoir sans état d'âme. Nous sommes déjà très loin du Jour le plus long tourné par Zanuck dix huit ans plus tôt. Et très loin encore du débarquement filmé dix huit ans plus tard avec une violence inouïe par Spielberg dans Saving private Ryan.

Ces trois films illustrent le changement progressif de notre regard sur la guerre. Alors que le but de la guerre était de l'emporter par l'usage du maximum de violence, les opinions publiques exigent aujourd'hui qu'elles soient menées avec le moins de morts et de destructions possible. Les termes de frappe chirurgicale ou de guerre propre, même s'ils sont illusoires, témoignent de cette volonté de limiter la violence. Evoquant les Balkans, François Géré, directeur d'un centre d'études stratégiques, écrivait récemment que désormais nos armées ne se battent plus pour faire la guerre mais pour l'empêcher : *« prévenir son éruption (prévention), bloquer son déroulement (interdiction) et, finalement, favoriser le développement des conditions du rétablissement d'un état de paix durable (consolidation) »*. Et plus la guerre devient illégitime à nos yeux, plus nous sommes attentifs à la terreur, à la douleur, à la souffrance de ceux qui la vivent et plus l'image montre sa violence barbare, plus nos récits insistent sur son atrocité. C'est vrai du cinéma, c'est vrai aussi du travail des historiens. Ainsi Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker qui travaillent à l'Historial de la grande guerre de Péronne, viennent de publier un livre au titre significatif : 14-18, retrouver la Guerre. Toute la première partie du livre est consacrée à la violence. Celle du combat bien sûr : l'assaut, l'affrontement brutal, l'abandon des blessés agonisant sur les barbelés entre les lignes. Celle que subissent les prisonniers de guerre, parqués dans des camps, humiliés et affamés. Celle qui s'exerce sur les populations civiles, déportées, condamnées au travail obligatoire, contraintes de participer à l'effort de guerre de leurs ennemis ou servant de boucliers humains. La liste est longue des exactions, des viols, des mutilations, des destructions. Ici l'historien délaisse les questions de stratégie et de politique. Il se met à l'écoute des êtres, lit leur courrier, étudie leurs rations alimentaires, observe leurs réactions physiques à la peur, mesure les dommages psychologiques de la vie prolongée dans ces conditions extrêmes, tente de comprendre les réactions de cruauté, les douleurs de l'éloignement familial, les deuils. C'est une

histoire proche des gens qui tente de raconter la guerre telle qu'elle est vécue concrètement par ceux qui s'y trouvent plongés. Un autre historien, Victor Davis Hanson, étudiant les guerres de la Grèce antique, fait porter armes et cuirasses à ses étudiants pour expérimenter au plus près les contraintes physiques du combat. Olivier Chaline consacre à «la violence vécue» les 200 premières pages de son superbe livre sur La bataille de la Montagne blanche à Prague en 1620. L'armement et comment l'utiliser, les marches forcées, les distances entre combattants, l'effet des différentes armes, le bruit et la fumée, les blessures et la manière de les soigner, la faim, la soif, le froid, la fatigue: toutes ces réalités dont les historiens et les militaires parlaient à peine, sont désormais au cœur de la recherche historique.

Cette évolution éclaire sans doute l'inflation de violence dans le cinéma de ces vingt dernières années. Contrairement à ce que dénoncent les critiques de la violence au cinéma, nombreux en Europe comme aux Etats Unis où le Congrès a même créé une commission d'enquête parlementaire sur ce thème, cette inflation n'est pas complaisance ou apologie. Elle rompt à dessein avec une longue tradition du film de guerre qui, au bénéfice d'une image héroïque des combattants, occultait la violence extrême, et la transcendait en de sublimes idéaux.. Nos pères et nos grands-pères n'y ont pas retrouvé pas la terrible réalité de leurs souffrances mais, en échange, ils ont bénéficié d'une présentation singulièrement édulcorée des violences qu'ils avaient eux-mêmes commises. Avec le temps, les mythes se sont estompés et la guerre n'est plus rien que sa réalité brutale. Le film de guerre est plus violent parce qu'il ne croit plus à la guerre. Il est devenu pacifiste. Il adopte aujourd'hui le point de vue de l'homme seul pour qui la guerre ce n'est que tuer ou être tué de la plus atroce façon. Quand j'ai demandé au gardien du Musée de Boston quel était pour lui le souvenir le plus marquant du 6 juin 44, il dit sans hésiter : « J'ai survécu »¹⁴.

¹⁴ 14-18, *retrouver la guerre* de Stéphane Audoin-Rouzeau et Anette Becker est paru chez Gallimard dans la collection Bibliothèque des Histoires, *La bataille de la Montagne blanche* d'Olivier Chaline est paru aux éditions Noésis, *Le modèle occidental de la guerre* de Victor Davis Hanson aux Belles Lettres et l'entretien de Samuel Fuller avec Bill Krohn et Barbara Frank dans les numéros 311 et 312 des Cahiers du Cinéma.

L'éternel retour

Il s'appelait Ulysse Mérou. C'est ainsi que l'avait baptisé le romancier Pierre Boulle en 1963. Son vaisseau spatial l'amenait sur une étrange planète où les hommes étaient dominés par les singes. Quatre ans plus tard, incarné par Charlton Heston, Ulysse s'appelait Taylor. Succès mondial, La Planète des singes engendra quatre suites puis une série télévisée puis un dessin animé. Au passage, le héros avait été rebaptisé Bill Hudson. Vingt ans plus tard, Ulysse est de retour dans le film de Tim Burton : il s'appelle Leo Davidson.

Mais dans ma mémoire, il s'appelle Eega Beeva. C'est en 1954. Dans Mickey Magazine, Walt Disney publie **La Planète inconnue**. Cette histoire a deux héros, Mickey Mouse et Eega Beeva. Eega Beeva a construit une fusée et emmené son ami sur la singulière planète Mitron. A l'image des pays imaginaires de la littérature des Lumières, Mitron est une planète philosophique: on y tue les gens par hospitalité et les hommes y sont dominés par des animaux, les Glogs qui les montrent dans les zoos et les utilisent comme bêtes de somme. Comme les hommes se sont autrefois comportés lâchement dans leur combat avec les animaux, ils ont perdu la face et depuis, n'ont plus de visage. Leur visage est une case vide.

Bientôt Eega et Mickey sont prisonniers des Glogs et sont amenés devant le roi. A cet effet, on les désinfecte et on les fouille. C'est alors qu'Eega Beeva manifeste son extraordinaire aisance avec les objets. Vidant ses poches, il présente aux gardes ébahis un échantillon de son hétéroclite panoplie. Car Eega a toujours dans sa salopette l'objet dont il a besoin. En tous lieux. En toute circonstance. Et quel que soit cet objet, sa taille, son poids, sa rareté. Eega engendre tous les objets. C'est l'homme-objet.

Grâce à quoi Eega est d'une éternelle bonne humeur. Il arrive à Mickey d'être désespéré: il est parti sans prévenir Minnie. Ou la très laide et la très grosse fille du roi des Glogs, qui n'est pas comme la belle Ari de Tim Burton militante des droits de l'homme, veut l'épouser. Ou il doit livrer combat à 40.000 Glogs armés jusqu'au museau. Que faire? Il s'inquiète. Il se ronge. Eega s'amuse. Il ne se laisse jamais démonter. Il aura toujours sous la main l'objet qui les tirera d'affaire. Il faudrait dire le truc. Eega Beeva a toujours le truc. C'est un héros à gadgets. En ce sens, il a quelque chose de commun avec les grands héros du cinéma hollywoodien depuis James Bond:

pas d'aventures réussies sans surenchère technique. Sans invention inattendue. Sans effets spéciaux. Mais contrairement à celle des successeurs de 007, la panoplie d'Eega Beeva n'est pas futuriste. C'est avec un yo-yo qu'il désarme l'armée des Glogs. L'objet d'Eega n'a jamais de pouvoir par lui-même. C'est souvent un jouet d'enfant. Sa force réside au contraire dans son apparent illogisme. Enfermé dans une cellule avec Wou Wou, la jolie jeune femme sans visage, Eega dépose d'abord aux pieds du gardien deux petits moutons mécaniques qui sautent une barrière: le gardien compte les moutons et s'endort. Puis Eega sort de son sac à malices non pas une clé, mais un aimant qui attire violemment la clé et les armes hors de la poche du Glog. Ainsi le gadget ne court-circuite pas l'histoire, ne l'appauvrit pas. Au contraire, il prolonge et relance l'histoire. Il suscite une nouvelle péripétie. Eega ne répond pas à une situation par l'objet approprié mais par un objet voisin qui va forcer l'histoire à faire un détour. A faire encore un tour. La philosophie d'Eega c'est: encore.

Eega Beeva ne possède pas l'arme unique et définitive, il a plutôt un peu de tout mais en quantité inattendue. Mickey a oublié sa brosse à dents, Eega lui en offre une dizaine. Mickey va dans un ranch de cow-boys, Eega étale une véritable collection de six-coups. Eega vit dans l'abondance. Dans l'abondance mais pas dans la richesse. A cet égard, il est la figure inverse de l'oncle de Donald Duck, Oncle Jérémie rebaptisé Picsou quand l'antisémitisme devint de moins bon ton dans les bandes dessinées. Eega aime les objets mais l'argent le rend physiquement malade. Dans *Pflip détective privé*, il est pris de malaise quand il découvre le trésor d'un richissime bandit, Monsieur Mouton. Picsou au contraire n'aime pas les objets et prend son bain dans une baignoire de pièces d'or. Picsou est avare de chaque penny. Eega Beeva n'a rien mais il donne tout.

Enfant, je l'adorais. Je l'adore toujours. J'aime son insouciance, la certitude qu'il a que tout finit toujours par s'arranger. J'aime sa tranquille bonté. J'aime son léger défaut de prononciation qui consiste, j'ignore pourquoi, par générosité peut-être, à rajouter des p aux mots, ce qui lui fait dire pvous, poui, pviens, pje. J'aime en un mot sa philosophie. Ce mot qu'il a dans la dernière case de **La Planète inconnue**: "*Une fois que c'est passé, rêves et souvenirs se confondent.*"¹⁵

¹⁵ **La Planète des singes** a été réalisé par Frankin F. Schaffner, **Le secret de la planète**

Le début ou la fin ?

L'an 01 du millénaire aura donc vu le début de ce que, faute de mieux, le président des Etats Unis appelle une guerre. Et comme toute guerre, celle-ci aura commencé par ressembler à la précédente. Ce n'est pas par hasard si la principale métaphore du 11 septembre aura été Pearl Harbor.

Une attaque aérienne surprise sur les Etats Unis, cela ne s'était plus vu depuis le dimanche 7 décembre 1941. Mais alors l'ennemi était un état. Il avait un objectif militaire et des intérêts identifiés. Le Japon était en train de conquérir la Chine. Les Etats Unis lui refusaient des matières premières essentielles parmi lesquelles le pétrole. L'extension de l'empire vers l'Indochine, la Malaisie, l'Indonésie et les Philippines faisaient de l'Amérique son inévitable vis-à-vis géopolitique. L'amiral Yamamoto qui connaissait bien l'Amérique avait tenté de décourager l'Empereur de se lancer dans une aventure démesurée mais une fois la guerre décidée, il avait fait le choix d'une opération audacieuse et clairvoyante. Appliquant un plan de manœuvres conçu quelques années plus tôt par la Navy elle même, il fit le pari de détruire en une fois l'essentiel de la flotte américaine du Pacifique pour limiter drastiquement toute possibilité d'action des USA sur une longue période. Ironie de l'histoire, il ne réussit à détruire les cuirassiers américains que parce que les porte avions

des singes par Ted Post, **Les évadés de la planète des singes** par Don Taylor, **La conquête de la planète des singes** et **La bataille de la planète des singes** par J.Lee Thomson. Dans quatre sur cinq, on retrouve Roddy Mc Dowall qui grâce au rôle du bon singe Cornelius, est devenu un acteur culte. La série télévisée (quatorze épisodes) a été produite par Stan Hough et les dessins animés (treize épisodes) conçus par Doug Wildey. Toujours dans les années 70, trois bandes dessinées ont été scénarisées par Doeg Moench : **Les proscrits de la planète des singes**, en sept épisodes dessinés par Mike Ploog, **Le cauchemar de l'évolution** dessiné par Ed Hannigan et Jin Mooney et **Le royaume de l'île des singes** en quatre épisodes dessinés par Rico Rival. Le remake de Tim Burton engendre lui aussi ses produits dérivés à commencer par un roman écrit par William T. Quick et publié chez Harper. Quant à **La Planète des singes** de Pierre Boulle, il est disponible en Press Pocket. A ma connaissance, Eega Beeva n'a plus donné signe de vie.

étaient absents de Pearl Harbor, mais ceux-ci ayant été épargnés, ils devinrent la pièce maîtresse de la reconquista. L'apparente victoire cachait l'irréversible défaite à venir.

Même si elle ressemble à un remake de l'attaque aérienne surprise lancée par le Japon en 1941, l'opération du 11 septembre rappelle surtout l'été 44 au cours duquel à l'initiative de l'officier Shoichi Ota, le Japon lança 400 avions suicides sur la marine de guerre US. Les pilotes furent appelés kamikaze, mot qui veut dire « vent divin » et avait été forgé pour saluer les deux typhons qui sauvèrent le Japon de la conquête mongole en 1274 et 1281 en causant le naufrage de 4000 jonques et la mort des 130.000 envahisseurs. Mais malgré leur nom prestigieux, les kamikaze de 1944 ne sauvèrent pas le Japon d'une défaite que ses dirigeants savaient certaine. Ce n'était pas une arme capable de renverser le rapport de forces acquis aux Américains depuis la victoire de Midway, la bien nommée, en juin 42 et la prise de Guadalcanal quelques mois plus tard. Plutôt une manière de brûler, pour l'honneur, ses dernières cartouches.

Ce n'est pas par hasard, Michael Prazan le rappelait récemment dans Libération, si c'est un groupe anarcho trotskyste japonais, la Nihon Sekigun qui, en attaquant l'aéroport israélien de Lod en mai 1972, introduisit l'attentat suicide dans l'arsenal des tactiques palestiniennes. Beau sujet pour un réalisateur hollywoodien que les amours de Georges Habache et de son exotique amazone, Gusako Shigenobu, arrêtée en novembre 2000, au soir d'une folle chevauchée dans l'histoire contemporaine. Mais si la prise d'otage, longue tradition dans les guerres entre l'occident et l'orient réactualisée par le détournement d'avion, a pour objet de créer un rapport de forces en vue d'une négociation favorable, l'attentat suicide exprime au contraire la certitude de la défaite et le refus désespéré d'une négociation qu'ont sait perdue. Les extrémistes palestiniens y ont toujours eu recours pour faire échouer les pourparlers, non pour les faire aboutir.

Si les « Afghans » sont bien les responsables des attentats du 11 septembre, il faut sans doute lire dans leur acte suicidaire un des signes de la fin de l'islamisme. Né il y a vingt ans, porté par l'immense espoir qu'a représenté alors dans le monde musulman la révolution iranienne, l'islamisme a échoué partout. Il s'en est pris à tous les états arabes possibles et il en est resté pour ses frais. En

Afrique du Nord, il n'a pris pied qu'au Soudan. Au moyen orient, nulle part sauf en Iran où il recule lentement mais sûrement d'élection en élection. Il ne se serait pas implanté en Afghanistan s'il n'avait été soutenu à bout de bras dans les années 80 comme la seule force capable de résister à l'invasion soviétique. L'ennemi numéro 1 d'aujourd'hui n'est ni un empire en expansion ni une civilisation conquérante mais un petit chef de bande, une sorte de Bob Denard moyen oriental, jouant les Robin des Bois de l'Islam grâce à ses comptes en pétrodollars cachés dans les paradis fiscaux. Sa géopolitique se résume à vouloir que les Etats Unis quittent l'Arabie saoudite, pays des lieux saints. Sa base sociale se limite à quelques milliers de vétérans de la guerre d'Afghanistan qui ont joué sans succès les baroudeurs dans quelques guerres civiles aussi cruelles qu'inutiles. Ce ne sont pas les islamistes qui ont fait reculer « l'apostat » Saddam Hussein du Koweït, ce sont les soldats américains et leurs alliés. Ce ne sont pas les mouhadjidhins venus des maquis afghans qui ont sauvé la Bosnie et le Kosovo de la volonté anachronique de Milosevic de jeter les derniers « Turcs » hors d'Europe, ce sont les troupes de l'Otan. Et ce n'est pas sur les attentats suicides du Hamas que les Palestiniens comptent aujourd'hui mais sur les pressions que Georges W. Bush pourrait exercer sur Ariel Sharon. Loin de condamner d'intempestives interventions des Etats Unis, ils se plaignent de leur passivité, de leur absence et de leur indifférence.

Ainsi la guerre qui commence ressemble étrangement à une fin. Contrairement à celles du Golfe et du Kosovo qui avaient pour but de revenir le plus vite possible et au moindre coût humain, à l'état pro ante, on n'en connaît ni les protagonistes, ni les objectifs. Elle nous mène, plus que nous ne la menons, sûrs seulement de cette rupture historique qui ouvre sur l'incertitude même : rien ne sera plus jamais comme avant.

Dans une brocante, je feuillette un vieux numéro des Temps Modernes sur le conflit israélo-arabe. Mille pages, deux ans de travail, vingt et un auteurs arabes, vingt et un israéliens. Le numéro a été mis sous presse en catastrophe le 27 mai 1967. Dans sa préface, Sartre écrit : *« Même si le sang coule, nous souhaitons que nos lecteurs prennent le temps de méditer sur ces articles, et, faisant taire leurs répugnances, qu'ils cherchent patiemment, dans sa complexité et ses contradictions, la vérité »*.

L'encre de cet appel n'est pas encore sèche que le sang coule en effet. Le 9 juin commence la guerre des six jours qui conduira à l'occupation des territoires. Désormais un acteur jusque là absent de la scène, va s'emparer du premier rôle : la résistance palestinienne. La guerre est signée pour longtemps. Pourtant, à la demande des Temps Modernes, auteurs israéliens et arabes avaient accepté pour la première fois de voir figurer leurs textes dans un même volume. Pas de dialoguer, ni même de se répondre. Mais de s'adresser aux mêmes auditeurs. *« Il ne faut jamais oublier, écrit Sartre, que ces deux groupes qui veulent s'ignorer, s'adressent à nous, que ces auteurs nous parlent »*. Pierre Mendes France ou Henry Curiel à Paris, David et Simone Susskind à Bruxelles, d'autres encore, comprirent alors que le dialogue qu'ils pouvaient avoir avec chacun des adversaires, leur faisait un devoir particulier, celui de les réunir un jour à leur table pour qu'ils puissent commencer à se parler et peut-être à s'entendre. Parmi eux, Jean Louis Mignot, un diplomate belge. En poste à Jérusalem au début des années 90, il prend l'initiative de rencontres entre des écrivains israéliens et palestiniens. C'est ainsi que David Grossman et Ahmad Harb font connaissance.

Grossman est un des romanciers israéliens les plus talentueux et un essayiste remarquable dont Libération publie régulièrement les analyses¹⁶. Harb enseigne la littérature comparée à l'université

¹⁶ Les livres de David Grossman sont traduits en français aux Editions du Seuil. Les deux derniers sont **L'enfant zigzag** paru en janvier 1998 et **Tu seras mon couteau** en septembre 2000.

Birzeit en Cisjordanie et a publié quatre romans¹⁷ et de nombreux articles politiques. De David, il dit : « On a appris à se connaître. Je l'ai aimé. Il a l'esprit ouvert, c'est un homme de principes. Il est très humain ». De Ahmad, David rappelle: « En février 96 quand plusieurs kamikazes du Hamas ont fait sauter des bus à Jérusalem et Tel Aviv, il m'a appelé et il a proposé de donner du sang. C'est la chose la plus fondamentale que quelqu'un puisse offrir. Nous sommes liés par le sang. Et chaque fois que mon esprit est envahi par l'animosité, quand je pense aux enfants tués, chaque fois que ces instincts primaires me pressent de faire vengeance, d'infliger de la douleur à l'autre pour la peine qu'il nous a infligée, je pense à Ahmad, je pense à sa femme Sara. Et chaque fois qu'on me dit qu'il n'y a personne avec qui parler dans l'autre camp, je réponds non, il y a des gens avec qui parler ». Aujourd'hui, à Bruxelles, près d'un an après la reprise de la guerre, ils se retrouvent assis à la même table, invités par le même homme, à se parler dans ce lieu symbolique La Maison des Auteurs où ils ont désiré rencontrer des écrivains¹⁸. Car « la littérature peut beaucoup, dit Ahmad. Dans un roman, je peux tenter de comprendre les colons. La littérature peut cela, comprendre ceux avec qui on n'est pas d'accord. J'ai essayé d'échapper aux stéréotypes sur les juifs. De les comprendre comme êtres humains ». « J'ai écrit trois livres sur les Palestiniens, répond David. **Le sourire de l'agneau** a été le premier roman israélien sur l'occupation. Il a fallu 17 ans pour qu'un romancier israélien traite de cette insupportable contradiction pour un juif : nous sommes devenus des occupants. Mais si vous écrivez une histoire sur votre ennemi, votre devoir en tant qu'écrivain est de mettre bas vos défenses pour entrer en relation avec son histoire, sa justice, la souffrance que vous lui avez infligée. C'est très angoissant et douloureux. Vous vous voyez vous même du point de vue de votre ennemi. Et alors vous voyez des choses que vous préféreriez ne pas voir ».

Ils ne sont pas d'accord pour autant. David condamne l'antisémitisme des manuels scolaires palestiniens. Ahmad dénonce les propos anti-arabes des médias israéliens. La Jérusalem de l'un ne ressemble pas à la Jérusalem de l'autre et le Mont du temple lui-même n'a pas la même histoire en hébreu et en arabe. Ils le savent. Ils se le disent. Sans concession. Mais leurs douleurs et leurs blessures sont semblables. Quand ils en parlent, ils sont si proches que les phrases de l'un ne se distinguent plus des phrases de l'autre : « La

¹⁷ Les romans de Ahmad Harb, A'ed paru en 1981, Ismail en 1987, L'autre côté de la terre promise en 1990 et Remains en 1997 en sont pas encore publiés en français.

¹⁸ La soirée était organisée par la Promotion des Lettres.

situation est très violente. On ramasse des morceaux de corps, des doigts, des dents et chaque tuerie entraîne une autre tuerie. Nous sommes des être humains et quand nous voyons des morts aussi dramatiques, nous sommes dans l'esprit de revanche. Nous ne pouvons pas nous aider mutuellement. Si nous l'avions pu, nous l'aurions fait. Les émotions sont trop intenses. »
« Tout le sang va à cette blessure, nous sommes privés de notre vie, nous vivons à côté de la vie que nous méritons, génération après génération, à cause de désaccords qui peuvent être surmontés. Mais nous sommes tellement intoxiqués par la violence et la haine que nous n'y arrivons pas ».
« Nous sommes prisonniers d'une situation dont nous ne pouvons pas sortir par nous-mêmes ». Comme les auteurs réunis par Sartre il y a plus trente ans, ils sont tournés vers nous. Mais contrairement à eux ils ne nous demandent plus d'épouser la cause des uns ou des autres. Ils ne nous pressent pas de choisir notre camp. Ils nous rappellent au contraire que « Le rôle des écrivains et des intellectuels est de ne pas simplifier la situation ». Ils nous disent « Ne nous laissez pas seuls ». « Car quand les deux parties sont laissées seules, elles se montrent plus extrémistes. Comme si, en présence d'un étranger, nous étions honteux de faire ce que nous sommes capables de faire. ». Ils nous disent « Nous avons besoin de votre sympathie ». Cette sympathie, ils ne la demandent pas chacun pour soi, mais pour soi et pour l'autre, en disant sans même y penser le mot de la paix : Nous.

Le meilleur roman de la rentrée

Au milieu des centaines de romans de la rentrée, un seul s'impose absolument. Il s'appelle La Bible. C'est le plus grand, le plus beau, le plus surprenant roman jamais écrit. Et la vie de ce roman, commencée il y a trois mille ans, est elle-même un fascinant roman qui vient de connaître un nouveau coup de théâtre théologique et littéraire : la Bible des écrivains.

Il faut s'y plonger, s'y immerger. Se laisser bercer, méditer, rêver. Puis tracer, traverser les guerres, les massacres ; les passions. Sauter les pages quand on s'ennuie, y revenir quand on s'interroge. Il y a dix mille personnages, des poèmes, de la philosophie, de l'amour, de l'humour, du mystère. Et puis il y a celui qui n'a pas de nom, ou dont le nom est imprononçable : le seigneur, l'elohim, le père, le saint, le tout puissant, Dieu. Dieu et ses anges, Dieu et les hommes. Le dieu de la colère, le dieu du pardon. Présent à chaque page, donnant son unité à cette bibliothèque, à ces dizaines de livres écrits par des dizaines d'auteurs et rassemblés au long des siècles jusqu'à ce jour où il fut décidé que c'en était fini, que le livre était écrit et qu'il s'appellerait « les livres », qu'il s'appellerait « la Bible ».

Il faudrait dire les bibles. Celle des juifs, la Thora, écrite en hébreu, va vivre modestement dans les communautés de la diaspora. Celle des chrétiens, la Vulgate, écrite en latin, va conquérir Rome et l'Europe. Jérôme l'a signée au quatrième siècle. Il a traduit du grec non seulement le nouveau testament mais l'ancien dont il ne connaît pas le texte hébreu mais la version grecque de la Septante, elle-même traduite de l'hébreu six cents ans plus tôt, au temps d'Alexandre le Grand. Le texte hébreu ne ressurgit dans la chrétienté que mille ans plus tard quand les protestants s'en emparent. En 1534 Luther publie sa traduction qui fonde la langue allemande moderne. La même année Loyola fonde la Compagnie de Jésus. Réforme et contre réforme sont face à face. Le Concile de Trente s'en tiendra au latin de Jérôme et aucune bible en français ne s'imposera. Celle du protestant Olivétan, rejetée par les siens, restera méconnue. Celle des jansénistes de Port Royal également alors que leur traduction des **Confessions** d'Augustin rencontre un succès considérable. Mais au dixneuvième

l'Histoire avec un grand H. devient la reine des sciences humaines. Impossible de ne pas relire les textes bibliques en historien et donc de rattacher Jésus à l'histoire juive du premier siècle. Jésus est juif et le nouveau testament profondément ancré dans l'ancien. Le retour à l'hébreu s'impose. En 1904 paraît la Bible de l'abbé Crampon. Pour la première fois, les catholiques diffusent massivement une bible en français. Et traduite de l'hébreu. Tout au long du vingtième siècle le processus de recherche s'approfondit. Il conduira après guerre à la Bible de Jérusalem, oeuvre des Dominicains et à celle de La Pléiade dirigée par le grand orientaliste Edouard Dhorme. Et puis soudain tout s'accélère. Après 68, les frères ennemis s'attèlent à une traduction commune. Chaque texte est traduit par un catholique et un protestant et en 1975 paraît la TOB, traduction œcuménique de la Bible. 450 ans après l'excommunication de Luther, réforme et contre réforme sont côte à côte et se donnent un texte liturgique commun. Mais pour les uns et les autres, l'hébreu n'est encore qu'un code source. Il n'irrigue pas le texte, ne se l'approprie pas. Alors survient Chouraki. Non seulement il donne de l'ancien testament une version résolument hébraïque, d'une beauté et d'une étrangeté inédites, mais il fait des évangiles une histoire totalement juive. Jésus retrouve son nom hébreu, Yeshoua et Marie le sien Myriam. De part en part, l'histoire en est transfigurée au point d'en devenir énigmatique. Mais le projet est visionnaire : quelques années plus tard, Jean Paul II prie au Mur des Lamentations.

Ce qui frappe aussi dans la Bible de Chouraki, c'est son ambition littéraire. Cette préoccupation n'était pas première dans l'esprit des traducteurs qui l'avaient précédé. Samuel Amsler, collaborateur de la TOB disait « *Notre traduction ne prétend pas faire de la bonne poésie* ». La clarté, l'exactitude l'emportaient sur le souffle et l'inspiration. Il était temps d'entendre l'appel de Claudel qui voulait que la Bible fût aussi poésie. Il y eut donc Chouraki et le poéticien Henry Meschonik qui a publié une traduction des Cinq rouleaux dès 1970 et celle des Psaumes tout récemment. Puis, en 1976, le jeune écrivain Frédéric Boyer, lance un projet fou, la Bible des écrivains. Sur le plan théologique, elle sera plus œcuménique que la TOB puisqu'elle réunira des experts catholiques et protestants mais aussi juifs et athées. Sur le plan littéraire, elle fera appel à une pléiade d'écrivains qui auront à cœur de travailler au plus près le texte original pour lui donner une forme résolument contemporaine. Chaque texte résultera de la coopération de deux auteurs, souvent de croyances différentes,

un exégète et un écrivain. Le résultat est une Bible redécouverte. L'hébreu, sa syntaxe, sa poésie sont aussi omniprésents que chez Chouraki mais la Bible des écrivains s'éloigne de son exotisme. Elle ne propose pas un voyage en orient, elle s'affirme comme un texte français d'aujourd'hui. Le choix des auteurs est tout sauf académique. Pierre Alféri et Olivier Cadiot ont publié une des rares revues d'avant garde de ces dernières années, *La Revue de Littérature Générale*. Jacques Roubaud, Valère Novarina, François Bon et plusieurs poulains des éditions POL sont parmi les écrivains novateurs. Echenoz, Marie N'Diaye, Florence Delay, Benoziglio : l'idée de Boyer est bien de multiplier les voix originales, de rendre à la Bible sa diversité. Alors que toutes les traductions tentaient d'unifier les livres, de donner à l'ensemble un maximum d'unité, la Bible retrouve ici son côté éclaté. Ecrite en mille ans, jouxtant les formes littéraires les plus contrastées et les voix les plus diverses, il lui fallait une traduction polyphonique. Elle cesse alors d'être un message un pour redevenir une bibliothèque foisonnante aux inspirations multiples. Cette Bible est un coup d'état littéraire. Tandis que les trois ou quatre cents romans de la rentrée vont sombrer entre le nouveau scandale Houellebecq et le prochain Goncourt, une vingtaine d'écrivains viennent de s'emparer de la banque centrale de notre civilisation. Ils jouent le sens contre l'effervescence et l'éternité contre l'actualité. Ils viennent de signer le premier roman du nouveau millénaire¹⁹.

¹⁹ La Bible des écrivains, dirigée par Frédéric Boyer, est publiée aux éditions Bayard.

Les noyaux de feu

Nous sommes dans le très oecuménique centre Marcel Hicter de la Communauté française, au cœur des bois de Wépion, sur les hauteurs de Meuse. La rencontre a pour thème «Religion et laïcité, ennemis irréductibles ? ». C'est la septième organisée par un petit groupe de franc-maçons et de catholiques qui, par amour d'une bière, d'une abbaye ou d'une auberge locale, ont pris le nom d'Orval et se retrouvent chaque année depuis 1995 pour rechercher « leurs convergences malgré leurs divergences ».

Les conditions de notre dialogue ? rappelle Gabriel Ringlet : Reconnaître notre héritage commun, le judéo christianisme mais aussi les Lumières. Et l'Islam qui a tant apporté à l'Europe. Ne pas nous caricaturer bien sûr. Mais aussi partager nos inquiétudes, ne pas seulement coexister mais « proexister ». Combattre ensemble les obscurantismes. Mais aussi résister « au trop plein de relatif », renouer avec « nos noyaux de feu ». Il n'a pas trop de mal, le vice recteur de l'UCL, à convaincre l'agnostique Paul Danblon qu'il y a des collaborations possibles entre chrétiens et « laïcs » et ce n'est pas inattendu pour qui connaît son **Evangile d'un Libre Penseur**. C'est évidemment une image plus insolite que de voir côte à côte Louis Dangis, ancien grand maître maçon et Monseigneur Léonard, évêque de Namur. Ces deux-là trouveront-ils quelque chose à se dire ? Le premier ne veut pas oublier que Clément XII a, en 1738, décrété l'excommunication de tout catholique qui se ferait franc-maçon en gardant étrangement par devers lui les raisons d'une décision qui est restée ainsi, bien que suspendue en 1983, le seul secret maçonnique non élucidé. Tous les autres sont en vente dans les bonnes librairies. Mais Monseigneur avoue ne rien connaître de l'Art royal. Philosophe, il préfère parler du fond rationnel du dogme catholique ce qui surprend bien des incrédules car contrairement aux idées reçues, le catholicisme n'est guère mieux connu que la méthode maçonnique. Du judaïsme aussi, le grand rabbin Guigui donne quelques notions qui ne manquent pas d'étonner quand il fait remarquer, ironie talmudique à l'appui, que la foi n'en est pas le fondement. Quand à l'islam, il se révèle radicalement étranger à tous

les participants. Les animateurs du Groupe **Orval** ne pouvaient mieux démontrer la nécessité de leur rencontre annuelle.

Ainsi nous habitons les mêmes villes mais vivons sur des planètes différentes. Comment faire connaissance ? Un participant distribue une petite revue titrée **Foi et Sagesse**. N°1 édité ce mois de septembre par des chrétiens et des musulmans de Namur qui se rencontrent à ... la Maison de la laïcité. « *C'est mon église* » dit très sérieusement Jacques Willemart, enseignant chrétien. Il anime des ateliers sur la philosophie arabe qu'il a étudiée à l'ULB et relate les premiers pas de ce dialogue devant un historien juif de la franc-maçonnerie, une sociologue féministe d'origine algérienne, quelques enseignants et un officier à la retraite. On évite de parler du 11 septembre. Et du conflit israélo-arabe. Mais pas de la condition des femmes. A la pause café, un aumônier pour étudiants étrangers raconte avoir récemment rencontré, dans une église, un musulman avec ses deux enfants : les gamins font ramadan avec leur père et préparent leur profession de foi dans la paroisse de leur mère. Sur une table, une autre revue, liégeoise celle-là, **Reliures**. Chez ses animateurs, même projet de rencontre : « *Relier des agnostiques, des athées et des croyants de tous horizons, parce que nul ne possède l'homme et la clé de son avenir* ». Les dossiers sont consacrés au multiculturel ou à la citoyenneté. Dans les pages livres, on rencontre Jésus à côté du Dalai-Lama, la théologie féministe et l'islam moderne, l'orient intérieur et le nouvel ordre écologique. Au détour, un texte émanant du groupe **Avicenne**. Créé il y a quelques années, il réunit des hommes de convictions différentes qui participaient au projet de Jacques Delors **Une âme pour l'Europe**. Le président de la Commission voulait permettre aux différentes religions de faire entendre leur voix dans la construction européenne mais aussi ne pas limiter cette construction à celle d'un marché et d'une technocratie. Il pensait qu'il était vital pour l'Europe de « faire sens ». Les **Avicenne** échangent depuis leurs convictions sur des questions aussi essentielles que l'éthique des affaires, le chômage, la condition féminine ou le rôle et la place de l'Europe dans le monde. Leur sujet de réflexion actuel ? « La question de l'Etat européen » à partir d'une réflexion du philosophe Jean Marc Ferry. Un colloque en mai 2001. Et des suites avant le sommet de Laeken. Ainsi à Orval, à Wépion, à Liège, à Bruxelles, la vieille société belge des piliers se défait peu à peu. Des *Vie Féminine* et des *Femmes prévoyantes* soutiennent ensemble les femmes afghanes. Un curé de quartier accueille des

sans papiers musulmans. Tôt ou tard, on se parle de ce dont il semblait jusque là exclu de se parler, on s'étonne, on découvre ses « noyaux de feu »²⁰.

²⁰ Gabriel Ringlet a publié son **Evangile d'un libre penseur** aux éditions Albin Michel et Jean Marc Ferry sa **Question de l'Etat européen** chez Gallimard. On peut contacter **Reliures** 198 Avenue de Péville à 4030 Grivegnée et se procurer **Foi et Sagesse** 5 rue des Pouillots à 5101 Erpent.

Coup de pouce

Il s'appelle Mohamed. Il ne prend pas la vie au tragique et ne se prend pas au sérieux. L'œil est rieur, le propos bon enfant. Un léger défaut de prononciation accentue son ironie naturelle. Il ne donne jamais de leçons et ne joue pas les pros. Il est simplement ravi de présenter des films réalisés par les jeunes de son âge. Plus de 150 en moins de trois ans. L'émission s'appelle Coup de Pouce. 220.000 jeunes la regardent.

Aujourd'hui rien que des films muets. La présentation est en noir et blanc, inspirée des premiers burlesques. Une autre fois, films sur la drogue et l'alcool : Mohammed donne une solide poignée de main à son invitée, une belle Anne-Françoise animatrice d'un festival de sensibilisation. Toujours un petit décalé. Mais plus maîtrisé qu'il n'y paraît : *« On est des enfants de la télé. On sait bien comment ça fonctionne. »* Ils ne sortent pas des écoles de cinéma. Ils se sont rencontrés dans ces multiples ateliers vidéos qu'animent ces asbl d'éducation permanente aux noms hétéroclites : Videp, CBA, Zorobabel, Imagica, Graphoui, Arlequin... Depuis des années, elles permettent à des jeunes de s'exprimer par caméra interposée. Ceux-ci ont décidé de faire un magazine sur Bruxelles. Il s'appelle A haute voix. Deux ou trois numéros par an. Ceux-là parlent du suicide, des parents, de l'école, de la violence, de la prison de l'amour. Mais depuis longtemps les animateurs se posent la question, tous ces petits films, ces dessins animés, ces images qui permettent aux jeunes de se dire et de se rêver, où et comment les montrer ?

Dans les maisons de jeunes, dans les centres de créativité, dans les animations de quartiers, dans les festivals. C'est bien mais pas suffisant. Cette génération ne se satisfait pas de faire sans diffuser. *« On est sorti du socioculturel où l'expression suffit. On veut montrer »*. Najatt, Caro, Mahommed avaient envie de prolonger leur travail d'atelier dans la perspective d'une diffusion. *« On dit ce qu'on veut mais pas pour laisser la K7 dans les tiroirs »*. Interpellés, les gens de télé disent « oui, oui, c'est intéressant mais... » Mais la régularité, mais les problèmes techniques, mais le son. Jusqu'au jour où 150 jeunes

réunis dans un débat disent chiche au rédac chef de Télé Bruxelles. Il relève le défi. En un mois Coup de Pouce est lancé. Une émission hebdomadaire à partir des vidéos qui existaient. *« On a fait un comité de programmation au sein duquel les jeunes visionnent les K7. On s'est aperçu qu'il y avait beaucoup de choses, on s'est organisés »*. Dans un deuxième temps, Télé Bruxelles propose une émission de plateau présentée par les jeunes. Deux numéros par mois. De la vraie télé avec un réalisateur de plateau, deux cameramen, un preneur de son, une script, une maquilleuse. *« On a dit oui mais on a exigé un jeune qui filme parmi les cameramen, que les jeunes assurent la présentation, le choix des thèmes et la conduite de l'émission, que les jeunes participent à la régie, qu'ils puissent discuter avec le réalisateur de plateau »*. La rencontre n'est pas facile : *« Au départ il y a eu une forte confrontation entre la télévision et nous, ce qu'on faisait. Ils voulaient pas qu'on touche à quoi que ce soit de technique. Ils étaient effrayés. On venait à quinze, vingt, avec des invités. Ils savaient pas où ils étaient mais ils ont remarqué que même si les choses leurs échappaient un peu, en gros on était cohérents et c'était pas mal préparé. On a souvent des discussions, parfois des engueulades. Ils ont des théories sur comment faire. Nous pas. Avec le réalisateur on s'entend super bien. Au début on a eu peur, il va nous manipuler. On veut pas de réalisateur. Mais ça s'est super bien passé. Il est ouvert. Il est pas derrière notre cul. Il nous aide à faire ce qu'on a envie de faire. Il s'amuse. Mais on doit toujours résister. Le maquillage, pour eux ça devrait être obligatoire, nous on dit seulement pour ceux qui veulent. »*

A part les chaînes musicales comme MCM et MTV, il n'existait pas d'émissions pour les jeunes faites par les jeunes.. Les jeunes voulaient un espace de parole surtout les jeunes d'origines étrangère. Petit à petit, ils créent un style. Un art du raté qui fait partie du jeu. Ils pratiquent la corde raide, improvisent, changent sans prévenir les textes préparés. Font exprès une faute de français, insistent pour la garder. La gardent. Caricaturent la télé. Mohammed est petit. Gregory très grand, look RTL. Leur duo est irrésistible. Najad et Caroline ne sont pas en reste. A présent ils veulent une rubrique « coup de gueule », des émissions spéciales, des débats. *« On voudrait être plus d'actualités alors qu'on enregistre un mois d'avance. Les débats seraient différents parce que la relation est autre, l'atmosphère est différente. On voudrait du direct, parfois on étouffe en studio »*. Ils voudraient retrouver des espaces extérieurs au studio parce qu'ils aiment la rue, la ville, la liberté. Ils ont déjà la nostalgie des débuts : *« Quand on s'est rencontrés, chacun avait sa personnalité, son*

enthousiasme, voulait faire ses trucs. Najatt elle gueulait pour faire ses trucs. Avec le temps on mûrit ». Mohammed répète trois fois de plus en plus sérieusement : « *Avec le temps on mûrit* ». Najatt éclate de rire.

Les nouvelles frontières de l'intime

Le Prince Philippe portait la blouse verte de Georges Clooney dans *Urgences* et parlait avec émotion de la naissance de sa fille quand soudain, entre l'évocation du premier bain de la petite princesse et une réflexion attendrie sur la beauté de son prénom, il eut cette phrase innatendue : « Comme dit Saint Augustin, c'est une nouvelle liberté qui vient au monde ».

Il n'y a pas si longtemps une telle citation n'aurait rien eu d'extraordinaire. Augustin, citoyen romain du Nord de l'Afrique au tout début du 5^e siècle, grande figure de la chrétienté, a été l'un des auteurs les plus lus de toute l'histoire occidentale. Et si la sémiante présentatrice du journal télévisé n'a pas eu, et n'aura sans doute pas avant longtemps, la singulière idée de le citer, ce n'est pas qu'Augustin n'est plus lu. **La Cité de Dieu** vient de reparaître en Pléiade et **Les Confessions** en poche dans la splendide traduction qu'Arnauld d'Andilly en a donné en 1649. Augustin a donc toujours des lecteurs. Mais des lecteurs qui gardent pour eux leurs lectures de chevet comme des secrets d'alcôve et ne les citent plus sur la place publique.

Je me souviens d'un homme politique avec qui, loin de mon micro et de ses adversaires, je bavardais dans l'attente d'un débat électoral. Ancien médecin sans frontière devenu ministre, il racontait sur le ton de la confidence sa lecture de Musil dans les déserts d'Afrique orientale. Moment de méditation après l'action et de retrouvaille de soi, partagé avec peu et sûrement pas en public. Il ne cita pas **l'Homme sans qualité** dans le débat, seulement les chiffres qui s'imposaient. La littérature aurait paru déplacée. De même cette restauratrice, assez amoureuse d'Henry Miller pour avoir appelé son restaurant **Big Sur**, ne parlait de sa passion pour **Don Quichotte** qu'autour du dernière verre de thé à la menthe, tard après la fermeture, et comme d'un secret personnel, qu'elle ne pouvait confier qu'à quelques intimes sous peine de perdre tout le bonheur qu'il lui avait apporté. Et c'est presque en rougissant qu'une amie me parlait récemment du roman de Lowry, **Au dessous du Volcan**, livre culte que chacun croit être seul à avoir lu. Il est des confidences qui ne se

font que sur l'oreiller ou dans ces rares instants privilégiés où la conversation incite à laisser découvrir une part de son âme.

L'écrivain Jacques Cels, lui même un homme précieux et grand lecteur de Montaigne, dit de la littérature que bien avant la téléphonie et les compagnies d'aviation, elle a été le premier service public privatisé. Dans les années 50, Roland Barthes et Maurice Nadeau publiaient des enquêtes sur ce que devait être une littérature de gauche. Sartre défendait le principe de la littérature engagée et, à la fin des années 60, les écrivains de la revue *Tel Quel* se voulaient encore révolutionnaires. La littérature s'inscrivait haut et fort dans l'espace politique. Depuis elle a quitté le domaine public et s'est réfugiée dans la sphère privée. Elle n'en sort plus que si le livre est porté à l'écran ou quand il fait scandale. Et il ne fait pas meilleur scandale que quand il révèle l'intimité sexuelle de son auteur.

Car à l'inverse de la littérature, le sexe qui était de l'ordre de l'intime, ne l'est plus. Les affaires de corps sont désormais du domaine public. **Loft Story** ne dit rien d'autre. Toutes ces petites choses du quotidien peuvent être vues sous le regard à peine moralisateur de caméras de surveillance reconverties webcams. Les étudiantes déambulent en petite culotte sur des sites narcissisme.com. N'y voyez pas malice, ce n'est qu'un simple clin d'œil au surfeur. L'intime n'a pas disparu. Il s'est seulement déplacé. Les participants à **Loft Story** peuvent flirter dans la piscine ou pèter sous la douche mais ils ne parlent ni de religion ni de politique. Qui, aujourd'hui, dans un dîner en ville, vous entretiendrait sans ambage de sa croyance au purgatoire, vous serait aussitôt suspect d'appartenance à une secte. Il n'y a plus que les témoins de Jéhovah pour parler de la Bible au parlophone à l'heure des croissants dominicaux. La politique est encore un sujet de conversation mais sous haute surveillance. Proscrite au bureau, à peine abordée au café qui a été longtemps son lieu privilégié, elle n'émerge plus dans l'espace public que sous forme de plaisanteries. Le sexe au contraire se raconte dans tous les magazines tendance et sur tous les plateaux de télévision. Le livre de Catherine Millet, **La vie sexuelle de Catherine M.** témoigne parfaitement de ce nouvel ordre des choses de la vie. Mais aussi **L'Inceste** de Christine Angot, **Pornocratie** de Catherine Breillat ou les aventures thaïlandaises de Michel Houellebecq. Pour échapper à l'intimité, une part de la littérature accompagne cette émergence du sexe dans l'espace public.

Mais loin du bruit que font ces livres à scandale, la littérature vit désormais dans le silence et le recueillement des moments arrachés à

la vie commune. Elle est plus que jamais de chevet et le lecteur, pudique, n'affiche plus ses lectures. Sauf peut-être dans ces moments de grande émotion, où comme le Prince Philippe quelques minutes après la naissance de sa fille, nous laissons entrevoir les merveilles de notre jardin secret.

La leçon de Vilvoorde

La triste fin de la Sabena est d'abord une tragédie sociale. Beaucoup d'hommes et de femmes qui y travaillaient sont aujourd'hui confrontés aux difficultés matérielles. Tous vivent aussi une cruelle désillusion : l'épopée de l'aviation civile est terminée. Le Concorde sera bientôt au musée et Mermoz ne fait plus rêver les enfants. Bécaud ne va plus le dimanche à Orly et l'hôtesse de l'air ne fait plus la une des magazines de charme.

Aussi le citoyen compatit au malheur des travailleurs de la Sabena mais il ne s'inquiète pas trop de sa disparition. Une de perdue, dix de retrouvées. Les avions voleront sous une autre étiquette, voilà tout. Lui-même a volé, vole et volera sur de multiples lignes publiques ou privées. Il l'aimait bien mais ne lui était pas fidèle et s'étonne d'avoir tant payé pour ses beaux yeux quand il découvre en fronçant le sourcil que la Sabena était déficitaire depuis sa création. Evidemment c'est un jugement anachronique. La Sabena était un service public et le rôle des services publics n'était pas d'être bénéficiaires. L'état n'organise pas l'école, la justice, la défense nationale ou l'état civil pour gagner de l'argent. Il a paru longtemps qu'un état ne devait pas seulement légiférer et réglementer, mais aussi mettre à disposition des citoyens des services parmi lesquels des moyens de communication. On a même pensé qu'il fallait aller au delà et que garantir aux citoyens l'indépendance nationale, aux travailleurs un revenu garanti et au consommateur un accès démocratisé aux biens et aux services, passait par la propriété d'état du crédit bancaire et de certaines grandes entreprises. Dans les années 60 et 70, le parti socialiste belge avait ainsi à son programme des « réformes de structure » qui étaient essentiellement des nationalisations et en arrivant au pouvoir, le gouvernement de François Mitterrand nationalisa largement comme De Gaulle déjà l'avait fait en 1945. Vingt ans plus tard, la tendance s'est totalement inversée. L'état libéralise peu à peu le crédit et le change, l'audiovisuel et la téléphonie, le gaz et l'électricité, la poste et les caisses de retraite, les chemins de fer et l'aviation.

C'est resté depuis un sujet de vive controverse. La privatisation à droite, pour la modernisation et la flexibilité, la défense du service public à gauche, pour le maintien des acquis sociaux et le caractère

plus démocratique de la décision. Mais il y a eu depuis la leçon de Vilvorde.

On se souvient des propos de Mr Jospin sur la fermeture de Renault à Vilvorde. Un dimanche Mr Jospin, qui avant et pendant sa campagne électorale avait dit sa solidarité avec les travailleurs de Vilvorde et même fait le chemin de Bruxelles pour la manifester, gagnait les élections. Le mardi, il formait son gouvernement. Le jeudi à Malmö, il chantait l'Europe sociale sur l'air de l'Internationale. Et le samedi il disait sans rire au premier ministre belge qu'avec 46% du capital, le gouvernement de l'état le plus dirigiste de l'Union européenne ne pouvait pas imposer quoi que ce soit au conseil d'administration de Renault.

Mr Jospin savait que les mots *actionnaire principal*, *actionnaire de référence* et *minorité de blocage* existaient dans la langue de "son ami belge" et ce n'est pas seulement par politesse ou diplomatie que Mr De Haene fit semblant de les ignorer. Mr Jospin n'avait pas mangé sa parole par plaisir ni pris avec désinvolture le risque politique de décevoir Billancourt dès son entrée en fonction plutôt que de donner en fanfare le signal clair et net d'une autre politique sociale et d'une ambition de gauche pour l'Europe. Il fallait prendre Mr Jospin au mot et se convaincre qu'il voulait toujours sauver Vilvorde mais ne pouvait réellement pas exiger de Mr Schweitzer une autre solution que la fermeture, bien qu'il fût premier ministre, actionnaire principal et détenteur d'une minorité de blocage.

Pourquoi ne le pouvait-il pas? Et bien précisément pour la raison qu'il était premier ministre et principal actionnaire de l'entreprise et que la décision de Mr Schweitzer rencontrait parfaitement les intérêts des actionnaires de Renault. Que bloquer cette décision eût été faire tort à ses actionnaires et singulièrement à son actionnaire principal, l'Etat. Et que Mr Jospin n'était pas devenu premier ministre pour faire du tort à l'Etat mais au contraire pour défendre bec et ongles ses intérêts, et singulièrement son budget qui serait tôt ou tard mis à lourde contribution pour soutenir les dizaines de milliers d'ouvriers que les gains de productivité à venir conduiraient au chômage ou à la retraite dans l'industrie automobile comme dans beaucoup d'autres.

Les syndicats avaient pensé qu'arrivé aux affaires, Mr Jospin aurait désormais les moyens de bloquer la fermeture. Or c'était dans l'opposition seulement qu'il pouvait contribuer à faire de Vilvorde un symbole de la nécessité de l'Europe sociale, et, s'appuyant sur une mobilisation syndicale internationale, espérer contraindre le

gouvernement Juppé à contrer Mr Schweitzer. Une fois premier ministre, il n'avait plus les moyens de ses fins et sa faiblesse était d'autant plus grande que sa participation au capital de Renault était forte. Les 46% détenus par l'Etat ne permettaient pas au gouvernement français d'imposer une politique sociale à Renault. Ils permettaient au contraire à Mr Schweitzer d'imposer ses raisons patronales au gouvernement, quelle que fût sa couleur, c'est-à-dire indépendamment de la volonté des citoyens. Ces 46% ne sont pas l'instrument d'une démocratisation de la décision industrielle, l'état faisant valoir le bien public et l'intérêt collectif, mais le moyen d'étendre jusque dans la sphère politique le caractère le plus souvent asocial de la décision dans l'entreprise privée. Dans un monde mondialisé où la concurrence est ouverte, la propriété d'état ne garantit plus le service public, elle transforme au contraire l'état en société privée. Cela conduit à se demander si un état n'est pas plus handicapé que secondé par ses entreprises publiques et s'il ne peut retrouver de la liberté politique à proportion de ses désengagements économiques. On comprendrait mieux pourquoi le gouvernement, tout en cherchant à limiter les dégâts sociaux, a fait le choix de ne pas maintenir envers et contre tout sa compagnie d'aviation nationale. La mort de la Sabena n'évoque pas seulement la banalisation du mythe de l'aviation civile, elle symbolise aussi les changements profonds du rôle de l'état dans nos sociétés.

Télévision ma grand-mère bien aimée

Quand j'étais enfant la télévision était encore dans les choux. Je veux dire, elle n'était pas née. Car autrefois n'est-ce pas, les enfants naissaient dans les choux. Aujourd'hui la télévision est adulte et les enfants naissent à la télévision.

En ce temps là, au vingtième siècle, la vie des enfants était très différente. Les adultes avaient leur monde et les enfants le leur. Le monde des enfants était un monde de rêve. Une grande part de la réalité n'y entrait pas. Les parents partaient travailler et les enfants n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient faire au bureau ou à l'usine. Ils ne savaient rien de l'argent. Rien de l'amour entre les hommes et les femmes. Rien de ce qui se passait dans le monde. De tout cela les parents ne parlaient pas devant les enfants. Pour en parler, ils attendaient le soir quand les enfants étaient couchés. Evidemment les enfants avaient très envie de savoir. Ils ne voulaient pas rester enfermés dans leur monde. Ils aimaient jouer mais ils voulaient aussi grandir. Ils écoutaient aux portes, échangeaient en cachette leurs informations.

La télévision a changé tout cela. Elle a ouvert une grande baie vitrée dans le mur qui séparait le monde des adultes et celui des parents. Elle ressemblait à une bonne grand-mère qui vient à la maison raconter des histoires pendant que les parents travaillent, font les courses et s'occupent des plus petits. Infatigable, la grand mère raconte des contes de fée, montre des dessins animés et chante de sa voix encore belle des chansons comme on n'en entend plus sur aucune radio . Mais elle n'hésite pas à utiliser des gros mots et à rire ouvertement des plaisanteries que les hommes se racontent au café quand ils ont bu une ou deux bières de trop. Elle raconte ces vieilles histoires dans lesquelles les ogres mangent les enfants mais elle montre aussi comment des enfants d'aujourd'hui se tuent au travail dans les pays pauvres. Elle a un vieux chat sur les genoux mais elle adore courir avec les loups dans des forêts lointaines, plonger dans les eaux glaciales avec les pingouins et voler au dessus des plus hautes montagnes avec les rapaces. Comme toutes les grands-mères

elle fait des confitures et des tartes aux prunes. Mais elle connaît aussi les recettes des Indiens d'Amérique du Sud et peut vous préparer les meilleures spécialités des Dogons d'Afrique. Elle a dans la main gauche la baguette magique de ma sorcière bien aimée et dans la droite le scalpel des chirurgiennes d'Urgences. Elle est coiffée comme dans Dallas mais joue du P38 mieux que Julie Lescaut. Elle a fait toutes les guerres. Fréquente tous les présidents. De temps à autre elle en pousse un qui descend la passerelle d'un avion et tout le monde rit comme dans les vieux films de Charlot. Elle a préparé la tarte à la crème pour le gloupier quand il a entarté l'homme le plus riche du monde.

Oui la télévision est une curieuse grand-mère. A la fois comme les grands mères de toujours et à la fois irrespectueuse, curieuse, insolente parfois grossière. Plutôt cool, la mémé. Et en plus elle se soigne avec son jogging Lacoste !

Quand mes enfants étaient des enfants, que je rentrais à la maison d'avoir travaillé pour la télévision, que je les trouvais skotchés devant l'écran, je trouvais qu'ils exagéraient. Lé télé c'est bien, mais rien que la télé, ça fait gaga. Je criais un peu ou beaucoup. Ils criaient beaucoup ou un peu. Je baissais les bras. La grand-mère télé avait toujours raison de moi.

Ne le dites pas à vos parents, mais la vieille avait raison. Mes enfants ont découvert le monde grâce à elle. Tout ce monde des adultes qu'il était si difficile de découvrir quand j'étais enfant. Tranquillement assis devant la baie vitrée, bien à l'abri chez eux, comme des petits vieux, à manger des chips et à boire du coke. Puis un jour, ils se sont dit qu'ils restaient quand même séparés du monde par la grande vitre lumineuse à travers laquelle ils le découvraient avec émerveillement. Ce jour-là, ils ont eu envie d'y aller voir eux-mêmes. Ils sont sortis de la maison. Ont voyagé. Ont traîné la nuit dans la ville avec leurs amis. Ils étaient devenus grands.

Evidemment, en partant, ils avaient laissé la télé allumée!

La revanche des visages

« C'est un vieux con de bourgeois de la gauche caviar et planquée, plus préoccupé par son brushing impeccable et son adorable petite gueule que par le sort des Bosniaques et des Afghans. ». C'est ce que me répond sans ambages une amie journaliste à qui je viens de dire mon enthousiasme pour le dernier livre de BHL. Et pour couper court à toute réplique, elle ajoute : « Mais on ne va pas s'engueuler la dessus ! »

C'est un fait, depuis le début, personne ne l'aime. Trop beau gosse. Trop beau parleur. Trop chou pour qu'on ne se réjouisse pas de le voir entarté deux fois plutôt qu'une. Trop nanti pour paraître sincère. Trop humaniste pour les cyniques de la real politik. Trop va t'en guerre pour les pacifistes. Trop parisien, trop Saint Paul de Vence, trop bien accordé à son actrice typée BCBG. Trop télé pour un intello. Trop intello pour la télé. Pas assez juif pour un juif. Vraiment trop Malraux par ci, manifestement pas assez par là. Trop cultivé pour un mannequin. Trop logo d'entreprise pour un écrivain. Pourtant. Pourtant au moment où l'extrême gauche 68 semblait dans les folies sanguinaires de la RAF et des Brigades rouges, quand elle assassinait les patrons et « jambisait » les syndicalistes, il publiait « La barbarie à visage humain », un petit livre fulgurant qui tirait un trait sur l'illusion. Non, il n'y avait pas de bon communisme à la gauche du soviétisme. Il fallait rompre définitivement avec les totalitarismes. Soutenir Walesa plutôt que Mao, Havel plutôt que Castro. Il fallait mettre fin à l'éternel petit jeu des intellectuels flirtant et rompant, renouant, divorçant et se disputant la garde des enfants avec les partis communistes, marxistes léninistes ou trotskistes, justifiant tôt ou tard tous les injustifiables.

Il faudra reprogrammer un jour l'extraordinaire apparition de Jane Birkin dans le JT de PPDA et soutenir les yeux dans les yeux le regard insoutenable qu'elle avait au retour de Sarajevo. BHL était certes moins bouleversant. Plus péremptoire, pathétique, déclamatoire. Irritant peut-être. Il n'empêche. Des années durant il a défendu Sarajevo. Des années durant, il a dénoncé Milosevic et

Karadjic. Des années durant, il a plaidé contre l'épuration ethnique et pour la survie d'un islam européen. Des années durant, il a dénoncé les lâchetés de l'ONU, les faiblesses et les hésitations de l'Europe. Il n'était pas seul, dieu merci. Mais il y était et beaucoup n'y étaient pas. Et quand la crise du Kosovo a éclaté, il n'écrivait pas comme d'autres que le plus urgent était de ne rien faire. Il ne mangeait pas des croissants dans les cafés de Pristina. Il ne paradait pas sur les ponts de Belgrade, une petite cible serbe sur la poitrine. Et à présent, il y a ce livre. Cinq reportages publiés dans le journal Le Monde. Cinq guerres. En Angola. Au Burundi. Au Sri Lanka. En Colombie. Au Soudan. Quelques millions de morts. Des millions de mutilés. Des millions de déportés. Des villes rasées. Des peuples anéantis. Cinq guerres même pas oubliées puisqu'elles refont surface ça et là au gré de quelques massacres plus voyants que d'autres. Mais pourtant latentes, lassantes à force d'être chroniques, lointaines. Comme séparées de notre histoire et poursuivant la leur dans un autre monde dont les soubresauts ne nous concerneraient pas, même si au passage se négocient les dividendes du commerce des armes, des diamants, du pétrole ou de la coca. Cinq fois une vingtaine de pages pour croiser le fond de la misère humaine, ces « damnés de la guerre » assassinés par les uns puis par les autres et qui se relèvent de charniers à ciel ouvert ou de tombes profanées, pour assassiner eux-mêmes les survivants de ces guerres interminables et innommables. Et puis deux cent cinquante pages de questions. Les questions que se posent sans doute, sans nous en faire part, beaucoup de journalistes qui couvrent ces guerres au quotidien. Mais que beaucoup aussi ne se posent pas. Ou pas assez. Simples fonctionnaires de leur sacerdoce. Et que BHL expose comme autant de cas de conscience, de remises en cause, de retours sur les certitudes passées. Ces guerres ont-elles un sens ? N'en n'ont-elles pas pour nous mais bien pour ceux qui les mènent ? Ou seulement pour ceux qui les dirigent ? Et les guerres dont nous pensons qu'elles avaient du sens, en avaient-elles vraiment ? Que dire de cette immense littérature qui fait l'apologie de la guerre, de son esthétique, de son exigence morale ? Faut-il pour autant être pacifiste ? Est-ce que les victimes ont toujours raison ? Pourquoi les enfants soldats sont-ils plus cruels que les autres ? Comment les armées, les milices, les mafias manipulent-elles les ONG et retournent-elles l'action humanitaire contre les civils qu'elle est censée aider ? Qu'est-ce qu'une ruine ? Qu'est-ce qu'une épave ? Qu'est-ce qu'un homme qui n'a plus aucune existence ? Vivons-nous la fin de l'Histoire ? Ou une

autre forme d'Histoire ? Comment la penser ? Comment simplement la raconter ? Comment faire pour que le non-dit se dise ? Comment donner la parole aux damnés de la guerre sans la leur confisquer ? Comment leur rendre un nom, un visage ? Car « il ne suffit pas de dire "les" vies. Ni "les" pauvres. Ni "les" opprimés, en général. Il ne suffit plus de dire "un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui". Il faut dire qui. Il faut rendre à chacun précisément son identité, son nom. Il faut une remémoration qui pour avoir un sens, pour lutter réellement contre l'oubli, pour rendre ou tenter de rendre à cette humanité damnée la trace qu'elle a perdue, doit être concrète, incarnée dans des corps, donc dans des visages." C'est là pour BHL le sens du journalisme. Sa raison d'être et d'écrire qu'il résume en cette phrase admirable, qui éclaire pour tout journaliste les raisons ultimes de son enquête et pour chacun d'entre nous celles que nous avons de regarder jour après jour les images de l'horreur au journal télévisé : "le journalisme est la revanche des visages"²¹.

PS : En marge, un bref hommage à Jacqueline Bikhovski qui nous a quittés au lendemain de son dernier voyage en Afrique, de manière aussi fulgurante qu'elle avait vécu. Femme passionnée et passionnante, elle avait participé à l'animation des folles nuits de la radio liégeoise avant de suivre Robert Stéphane à l'administration générale de la RTBF. Née juive sous l'occupation nazie, enfant cachée, elle fut bouleversée par le génocide rwandais. La conscience du miracle de sa propre vie sauvée par le courage d'un juste, lui donna la farouche énergie de combattre l'horreur et elle se consacra depuis corps et âme à la tragédie de l'Afrique centrale. Il y a des êtres, grâce leur soit rendue, à qui la mémoire donne des ailes.

²¹ **Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire**, précédé de **Les Damnés de la guerre** est paru aux éditions Grasset.

L'Euro a-t-il une ame ?

Premier jour de l'an 02. L'euro est arrivé. Triomphe de l'Europe économique et marchande ? Victoire de la pensée et du marché uniques ? Logique ultra libérale ? A voir. Quand il était président de la commission européenne, Jacques Delors, socialiste mais chrétien, se disait convaincu que l'Europe avait besoin de se définir non seulement par le marché et l'union politique mais par la spiritualité. Il avait créé une cellule de réflexion intitulée « Une ame pour l'Europe ».

Cette monnaie unique, le chroniqueur économique Jean Boissonnat, n'y voit pas un changement technique adapté au développement du marché unique, mais le début d'une immense aventure. Pour cet ancien syndicaliste, démocrate chrétien, ami de Jacques Delors et de Michel Albert, l'euro, monnaie sans état, est une révolution, « un événement sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité ». Pas seulement un événement économique et monétaire. Mais l'année zéro de l'Europe, sa véritable renaissance. Et la continuation d'un projet mené par le christianisme depuis la chute de l'empire romain. Car pour Boissonnat, l'Europe est l'héritière du christianisme. C'est le christianisme et lui seul qui invente la laïcité, puisqu'il pose dès sa création la séparation du temporel et du spirituel. Rendez à César ce qui appartient à César, dit le Christ. Et Mon royaume n'est pas de ce monde. C'est le même christianisme qui privilégie l'esprit sur la lettre et rend possibles l'interprétation et la diversité des points de vue. Et avec elles l'adaptation pragmatique aux changements historiques. Il s'en est suivi des évolutions qui grâce à cette souplesse initiale et à l'autonomie du politique n'ont pu avoir lieu qu'en Europe. Pour lui il ne fait pas de doute que la question de l'ame est au cœur de la construction européenne.

Chrétien lui aussi, Marc Luyckx a travaillé une dizaine d'années comme conseiller en prospective pour Jacques Delors. Il publie un livre qui tente d'imaginer ce que serait une Europe « réenchantée ». La pré-modernité était religieuse et intolérante. Autoritaire et patriarcale. Mais elle avait le sens du sacré. La modernité au

contraire s'est instituée sur la raison et vit dans l'éloignement de Dieu. La spiritualité est devenue question privée et la société s'est organisée comme si dieu n'existait pas. En ce sens, elle n'est pas seulement laïque, elle est athée. Mais la trans-modernité ouvre une ère de tolérance où l'idée de vérité multiple est au cœur de tous les processus de décision et de vie collective. Elle redéfinit le lien entre religion et politique. Ses caractéristiques principales ? Elle est démocratique. Les individus autonomes et la société civile y jouent un rôle croissant. Elle sort du patriarcat et institue partout l'égalité hommes femmes. Construite sur une économie de l'information et de la créativité, elle dépasse le capitalisme, va vers le partage et la gratuité. Elle est écologique, respectueuse des grands équilibres de la nature. Elle est centrée sur l'humain dans toutes ses dimensions. Ainsi se réconcilient politique et spiritualité. Et la conviction de Luyckx, c'est que pour entrer dans la trans-modernité, l'Europe a des atouts certains, parmi lesquels ses régulations sociales qui définissent le « capitalisme rhénan » par opposition au « capitalisme anglo-saxon », son extraordinaire diversité culturelle, sa plus grande solidarité avec le tiers monde et surtout son organisation politique sans précédent dans l'histoire, incompréhensible et inacceptable pour les tenants du traditionnel état nation, et pourtant invention radicalement nouvelle, pragmatique, capable d'adaptations constantes. Enfin, l'opinion publique européenne est mieux préparée à la trans-modernité. Elle est prête à partager ses richesses pour garantir plus de stabilité et de paix. D'où l'élargissement de l'Europe à dix nouveaux pays, dont le prix sera élevé mais dont les Européens comprennent l'enjeu.

Entre l'Europe de l'élargissement et celle de l'approfondissement, Boissonnat ne cache pas qu'il aurait préféré la seconde. En se tournant vers l'est, l'Europe retrouve certes quelques grandes nations catholiques mais surtout elle se lie aux deux grandes orthodoxies, la grecque et la russe. Or le dialogue œcuménique entre catholiques et orthodoxes n'a pas progressé et la récente visite du Pape en Grèce a manifesté ce qui s'agite encore du grand schisme de 1054. Que dire alors du monde musulman ? Celui de Bosnie et du Kosovo pour la survie duquel l'Europe et les Etats Unis ont combattu. Celui surtout de Turquie, pays laïque certes, mais où l'islam politique n'est pas marginal. La thèse de Huntington, vision apocalyptique d'un affrontement majeur entre chrétienté et islam, n'est pas sans inquiéter Boissonnat : « Qu'est-ce qui sera le plus influent ? l'islam

sur l'Europe ou l'Europe sur l'islam ? » Immense défi qui donne sa noblesse à la construction de l'Europe géographique. Cette Europe-là « permet de se consoler de ne plus rever à l'Europe de la politique ». Mais Boissonnat reve encore. Une Europe qui serait la Suisse du monde ne lui suffit pas. Et cette Europe de la politique, il la voit fédérale. C'est une des originalités de son livre que ce vibrant plaidoyer pour le fédéralisme dont bien peu de Français sont partisans. L'Europe a longtemps partagé les pouvoirs entre les cités, les nations et l'empire. Au dix neuvième siècle, l'état nation a domestiqué les cités et brisé les empires. Il était mégalomane, voulait s'occuper de tout. Mais les grandes entreprises ont montré le chemin. Elles ont cessé de vouloir tout faire elles memes. Elles externalisent, elles soustraient, elles délèguent. Et la politique imite l'économie. Entre les nécessités de la mondialisation et les aspirations locales, toutes les missions ne peuvent être confiées à la même institution.. Les régions se déploient qui jouent le rôle des cités d'autrefois. Les nations retrouvent une place plus modeste. Quant à la fédération c'est l'empire à l'âge de la démocratie. La fédération pour Boissonnat c'est le seul moyen de conjuguer l'unité et la diversité de l'Europe, ce qui est son essence même. La Banque centrale en est la première grande institution et l'Euro le premier symbole majeur. Ainsi l'euro n'est pas qu'une monnaie. Il change notre regard sur l'Europe et nous découvre son âme²².

²² Europe année zéro de Jean Boissonnat est paru aux éditions Bayard et Au delà de la modernité de Marc Luyckx à l'Harmattan.

Table

Les roses de Monsieur Muller
Les derniers noms du père
Pas si vite
Le sourire de Mona Yoko
La Passion de Pierre
Le dictionnaire de la colère
Devant la photo d'un enfant nu
Le guide Verheggen de la vieillesse
Débattre ou censurer ?
Citoyens sans politique, politique sans citoyens
Au cœur des ténèbres, notre scène primitive
Jour de parade, poème zinneke
Lecture intégrale
Culture et télévision
Un écrivain pour deux guerres mondiales
Le gardien du musée de Boston
L'éternel retour d'Eega Beeva
Le début ou la fin ?
« Nous »
Le meilleur roman de la rentrée
Les noyaux de feu
Coup de pouce
Les nouvelles frontières de l'intime
La leçon de Vilvorde
Télé vision, ma grand-mère bien aimée
La revanche des visages
L'euro a-t-il une ame ?

De la démocratie

Travaux de citoyens

Edition animée par Michel Gheude et Paul Hermant

Marina Cox

Izbjeglica, les bafoués de l'ex-Yougoslavie

Paul Hermant

Tous les fleuves vont à la mer

Dominique Nalpas e.a.

Le Front du Refuge

Xavier Deustch

La guerre que je n'ai pas voulue

Ouvrage collectif

Ce que nous apprenons de la guerre

Michel Gheude

*Il y a toujours un monde après la fin du monde
Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut l'an 01*

L'autre site une revue de poésie politique

<http://www.lautresite.com>

Il peut exister du paradoxe dans ces mots de "*poésie politique*" et une certaine provocation à vouloir les mêler. Si l'on veut bien dépasser cette contradiction et se proposer de la travailler comme on le ferait dans un laboratoire, cette proposition de "poésie politique" ne semble plus aussi incongrue. Nous pensons qu'elle pourrait même être en mesure de conduire vers un plus grand entendement, une plus grande intellection et, surtout, qu'elle pourrait mener à la construction d'histoires et d'imaginaires collectifs.

Les mots de "*poésie politique*" disent, pour nous, le désir d'entreprendre une sorte de description du monde -basée sur le lien, la complexité et les savoirs- au travers de tentatives d'exploration d'événements, d'histoires, de lieux ou de moments qui traversent le quotidien et le transforment. L'idée serait de s'approprier une réalité dégagee des fatalismes qu'elle propose et de la fatalité qui l'induit en la livrant à des liens complexes, incidents, contingents ou improbables, pensables de façon inédite dans le virtuel.

Dans lautresite, sorte de premier essai poético-politique, l'enjeu n'est pas de contextualiser, d'expliquer ou de sensibiliser mais de créer, à partir d'un contexte, des champs d'approche dont l'objectif serait d'autoriser le décroisement et d'effectuer les rapports les plus insolites, mais potentiellement aussi les plus éclairants, avec tels ou tels fait, situation ou événement. Permettre la subversion du lien accidentel, voilà le propos. Une revue, cela signifie à la fois la mesure du temps et le temps de la mesure. lautresite se propose de travailler sur la variété des temps: l'aujourd'hui, le hier, le demain y seront conjugués au même temps au travers de dossiers, de rubriques, d'articles, qui auront chacun leur propre chronologie, leur propre calendrier, leur propre agenda. Le virtuel n'a rien à faire du temps, ce projet pourrait aussi avoir pour objet de donner du temps au virtuel.

Aussi bien, lautresite serait alors:

1. une mesure du temps
2. un lieu de tissage aléatoire et de rencontres fortuites entre des gens, des faits, des savoirs, de l'érudition, des expériences, de l'opinion, des recherches ...
3. un champ d'actions potentielles.

Voilà ce que l'on appelle une ambition. C'est notre point de départ. Pour le reste, nous avancerons petit à petit. De la même manière qu'il existe, semble-t-il, des "*utopies réalistes*", nous verrons bien s'il peut se produire aussi des "*ambitions modestes*".

lautresite n'a pas d'objet commercial. Le ".com" est plutôt celui de commencement, de commune ou de commentaire.
.com on voudra.

Anne Bontemps, Alain Chang, Anne Degavre, Michel Gheude, Catherine Godart, Olivier Guyaux, Paul Hermant, Jean-Pierre Jacqmin, Michel Jocquet, Nicolas Levrat, Eric Masquelier, Véronique Nahoum-Grappe, Etienne Sevrin

Le générique musical de L'autre Site a été composé par Benjamin Lew sur une proposition de neuf notes de Nicolas Levrat.

Imprimé en Belgique
ISBN 2-930114-10-X
D/2002/7114/7